LES GRANDES ESCALES

CONSTANTINOPLE

par

RAYMOND ESCHOLIER



EDITIONS ALPINA

7f.

CONSTANTINOPLE

A M. Cillière
en souvenir de sa bonne
hospitalité de Constantinople.
R. E.

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus: OCÉANIE FRANÇAISE par Pierre Benoit, de l'Académie Française

HAMBOURG par Pierre Mac Orlan

MALTE par André Maurois

En préparation:

ATHÈNES . par Abel Bonnard, de l'Académie Française

MARSEILLE par Charles Maurras

LES GRANDES ESCALES

CONSTANTINOPLE

par

RAYMOND ESCHOLIER

Aquarelles de NICOLAS MARKOVITCH

EDITIONS ALPINA
2, Rue des Francs Bourgeois, 2
PARIS

DE CET OUVRAGE, LE QUATRIÈME DE LA COLLECTION « LES GRANDES ESCALES », IL A ÉTÉ TIRÉ: 5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES IMPÉRIALES DU JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 5 ET 10 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 6 A 15

CONSTANTINOPLE.

ENCHANTEMENTS DE STAMBOUL, ENCHANTEMENTS DE LOTI.

« C'était la fin du printemps..... On l'a emportée le soir..... Je vois maintenant ce crépuscule de mai ou de juin, bien calme, bien limpide, comme par insouciante ironie, éclairant en rose la maison sombre; et puis la porte s'ouvrant sans bruit pour laisser passer des porteurs chargés d'une chose lourde..... »

Pour Loti, comme pour Aziyadé, ce fut à la fin du printemps..... Avant que s'éteignît pour toujours leur regard désenchanté, on peut croire qu'une dernière fois, ses beaux yeux de peintre et de poète se tournèrent vers cet Orient qu'il aima jusqu'au déclin des jours, vers ce Stamboul aujourd'hui si déchu, dont le moindre faubourg comme la plus vénérable mosquée porte à jamais l'empreinte émouvante de son génie.

« Le secret de mon amour pour l'Orient, c'était ces deux stèles et la cendre qui dormait dessous..... »

Ainsi donc, si Loti est revenu tant de fois pèleriner sur les rives du Bosphore, s'il a défendu, avec une ardeur aussi passionnée, la cause de la Turquie, si, au soir de sa vie, il a tenu à parcourir encore les champs de repos qui bordent les farouches remparts byzantins, depuis le Phanar jusqu'aux Sept Tours, c'est à cause d'une petite Circassienne qu'il aima dans la fleur de son âge, c'est à cause de l'Aziyadé de ses vingt ans.

Qui de nous désormais pourrait entreprendre le voyage de Constantinople, sans songer à Aziyadé?

Mystérieux prestige du génie. Nous ne pouvons plus aborder à Stamboul, visiter cette merveille d'art si éprouvée, depuis un demi siècle, par l'incendie, par la révolution, par la guerre, sans retrouver partout le souvenir de Loti, mêlé aux yalis du Bosphore, aux jardins du Sérail, aux féeries souveraines de Sainte-Sophie, aux pauvres ruelles de Khassim-pacha, aux vieux cafés de Sultan Selim et de Fatih, aux remparts de Byzance, aux cyprès séculaires de Scutari et d'Eyoub.

A la veille de la guerre, l'un de nos meilleurs peintres orientalistes, Alexandre Lunois, accomplissait déjà, guidé par l'hôte de Loti, à Ortakeuï, ce pieux pélerinage aux sites décrits dans les *Désenchantées*, et des pastels, des lithographies, des eaux-fortes, que l'ami d'Aziyadé connut et aima, conservent le souvenir de tel vieux petit café de Mahmoud-pacha, aujourd'hui disparu, de tel coin d'Eyoub, où Loti bien souvent s'attarda, pour rêver.

J'ai retrouvé moi-même, les traces de Loti dans Stamboul. Partout, même dans le cœur de nos amis turcs qui n'oublient pas aisément, ce souvenir est demeuré vivace.

Respecté par la flamme, Khassim pacha n'a guère changé depuis le temps où Loti y recherchait, avec une ardeur douloureuse, son « Fantôme d'Orient ». Dans l'humble mosquée basse, les derviches hurleurs poussent toujours leur longue plainte démente; et d'un petit jardin qu'a bien connu l'ami d'Aziyadé, j'écoutais chaque soir s'élever avec la lune nouvelle, du haut d'un maigre minaret, la psalmodie du muezzin.

Seulement, près de l'Amirauté, un village nègre s'est niché, ou mieux un campement de tziganes, tout comme à la porte d'Andrinople.

Dans l'ancien cimetière des Petits-Champs, les cyprès se clairsèment, mais, au crépuscule, c'est bien toujours la même splendeur, tant de fois dépeinte par Loti: cette ombre majestueuse de Stamboul, baignant dans la Corne d'or, recourbée et scintillante comme un cimeterre.

Plus loin, vers le Bosphore, Orta-Keuï garde sa pittoresque maison de bois où, lors de son dernier séjour à Constantinople, le grand errant trouva un abri pour sa convalescence.

A Thérapia, le palais d'été de notre ambassade, où vint si souvent *André Lhéry*, a brûlé. Disparus, les beaux lambris ouvragés, les beaux caissons dorés et fleuris datant de Sultan Sélim. Quand tel charmant pavillon d'Arnaout-Keuï aura été dé-

moli, quand, de l'autre côté du Bosphore, la maison des Kupruli aura achevé de tomber en ruines, c'en sera fini de ces fameux yalis, de ces demeures de campagne contemporaines de Sélim III et dont Melling, le peintre favori de la sultane Hadidjé, nous a tracé des vues si précieuses.

Tel café de Tchiboukli, telle prairie de Beïcos, semée en automne de colchiques violets, conservent encore la mémoire du confident des *Désenchantées*.

Sur cette même rive, en remontant vers Constantinople, voici les Eaux-Douces d'Asie, qui inspirèrent tous les peintres du Bosphore: Jean-Baptiste Van Mour, Antoine de Favray, Liotard, Hilair, Melling, et notre Loti, le mieux doué de ces coloristes. Les Eaux-Douces d'Asie sont aujourd'hui taries et délaissées, et pourtant il semble bien que s'y promènent toujours les chères ombres de Zeyneb et de Djenane.

A Kandilli, Loti encore demeura. Scutari dépassé, abordons à la pointe du Vieux-Sérail, ce site entre les sites.

Par les jardins des Sultans ouverts aujourd'hui à tous et à toutes, gagnons l'ancien palais, gagnons ce merveilleux Kiosque de Bagdad et le pavillon contemporain, lui aussi, de Sultan Mourad qui, durant le dernier séjour de Loti, fut mis à sa disposition par le gouvernement turc, pour venir s'y recueillir.

Des boiseries décorées par les plus habiles artisans de la Venise de Casanova, un mangal — un brasero — de bronze ciselé par Duplessis et, par les vastes baies, la plus belle vue du monde. D'un côté, les

deux rives d'Europe et d'Asie, la Tour de Léandre, Scutari, le Bosphore, de l'autre, la Marmara, Kadikeuï et Fener Bagtché.

Les mosquées de Mehmed Fatih et de Sultan Selim, si chères au cœur d'*André Lhéry*, et d'où se découvre encore une vue enivrante, ont résisté jusqu'à ce jour à la rage des hommes et du feu; mais un grand nombre des vieux quartiers du voisinage ont croulé sous l'assaut de l'incendie. Sur tant de destructions et de vandalismes, l'auteur de *Suprêmes visions d'Orient* a pleuré magnifiquement avant de mourir.

Et pourtant le Phanar garde ses antiques maisons génoises, que hanta le jeune enseigne Julien Viaud; les vieux remparts byzantins, leurs bastions et leurs tours dont l'ombre protège le sommeil d'Aziyadé; et là-haut, dans Eyoub, où la petite Circassienne et son ami connurent la joie d'aimer, dans Eyoub, où repose Djénane, comment ne pas retrouver partout le grand souvenir oppressant de Pierre Loti?

Qu'ils le veuillent ou non, artistes comme écrivains sont là ses tributaires. Ce sera toujours un peu à travers les enchantements de Loti que nous nous abandonnerons, comme lui même l'a dit: « aux enchantements de Stamboul ».

ECHELLE DU LEVANT

L'une des plus vieilles escales du monde. Que de fois, durant la Grande Guerre, soldats de l'armée d'Orient, n'avons-nous pas tendu les bras vers cette escale désirée: Constantinople! Elle seule pouvait nous payer de tant de sacrifices.

C'est pour jeter l'ancre à la pointe du Sérail qu'environnés de noirs tirailleurs, nous avions quitté Tarente et vogué sur la mer perfide et si belle, semée d'étoiles et de mines, naviguant seulement la nuit pour éviter les sous-marins et, le jour, cachant notre cargaison d'ébène dans des criques bleuissantes et dorées: Navarin, Milo..... Chaude et splendide traversée où l'on somnolait à l'avant, la tête sur un paquet de cordages, tandis qu'à la plus haute vergue un mousse chantait, comme dans Tristan.....

Un matin de juillet (on laissait à bâbord l'Olympe nuageux), des filets d'acier apparurent, s'entrou-

vrirent, étincelants au jeune soleil comme des bancs de sardines. La mer était « glacée de rose »; sous un ciel vert d'eau, une ville nacrée scintillait; première échelle du levant: Salonique et ses coupoles, et ses minarets, et ses remparts byzantins et ses cyprès; et dans son vaste port, ses barcasses, ses tartanes, ses brigantines gorgées d'oranges et de vin grec.

Ce jour-là, nous n'allâmes pas plus loin, et ce jour-là beaucoup d'autres jours le suivirent..... Avec sa tour blanche, ses turbés et ses fontaines, ses mosquées, son admirable Saint-Démétre, qui allait devenir la proie des flammes, ses couvents de derviches, hantés des cigognes, ses cimetières aux stèles fleuries, son quartier du Vardar si pareil à celui de Galata, ses campagnes désertiques, Salonique annonce déjà Constantinople: elle en est comme la réduction, à la mesure de notre Europe: il y manque le souffle voluptueux et pathétique de l'Asie.

Pour beaucoup de nous, hélas! qui tombèrent dans la bataille, Salonique aura été la seule vision d'Orient; mais pour d'autres, elle fut la suprême escale avant Constantinople, l'annonciatrice de la grande merveille du Bosphore.

Quand je découvris Constantinople, c'était encore la guerre: guerre sourde entre Stamboul et Angora, entre le Sultan et le Ghazi, guerre ouverte entre Grèce et Turquie: l'envahisseur allait se casser les dents sur le Sakharia; cent mille Russes parqués à San Stefano, auraient peut-être réalisé le grand rêve panslaviste et rendu Sainte-Sophie à la foi orthodoxe, si les alliés n'avaient braqué leurs mitrailleuses

sur l'armée Wrangel. Les alliés, on les trouvait partout: troupes hindoues, troupes d'Australie, troupes d'Afrique: lanciers du Bengale, spahis marocains, Gurkhas au long poignard, tirailleurs soudanais, et des blancs aussi, petits marsouins vadrouilleurs, Tommies impeccables, et les longues files trébuchantes des matelots d'Angleterre, de France et d'Italie. Joignez à cela des patrouilles menaçantes qu'on croisait à chaque pas aussi bien aux abords de l'At-Meïdan que dans les rues chaudes de Galata, et se profilant sur la Marmara, d'un bleu de lapis, les longues théories poudreuses des chameaux de l'armée des Indes. Babel ressuscitait et avec elle des spectacles millénaires.

L'arrivée par la mer, tant de fois décrite par Gautier et Loti, prenait soudain un aspect imprévu. La grande escale entre Europe et Asie n'était plus seulement une étape enchanteresse sur la route du monde. Sans doute, quand Macri-Keuï dépassé, l'on apercevait soudain, dans l'aurore éblouissante, surgir le château des Sept-Tours et les vieux remparts crénelés de Byzance, et plus loin, la mosquée de la porte d'Andrinople, celle de Mahomet II; celle de Chah-Zadé et de Laléli, la grande mosquée de Suleïman, la tour du Séraskiérat, enfin la mosquée d'Ahmed et ses minarets, et la pointe du Sérail avec ses innombrables coupoles et sa tour carrée, dominant les cyprès obscurs, les yeux se fermaient encore, las de tant de splendeurs; mais ils avaient tôt fait de se rouvrir.

La guerre était là, toujours vivante. Embossés devant l'Amirauté, ces grands lévriers des mers, les

fins croiseurs d'Angleterre, bandaient leurs muscles d'acier, les canons d'Hamilton tendaient leurs longs cous menaçants vers Stamboul. Plus loin, vers Dolma-Bagtché, l'escadre française faisait, bon gré, mal gré, sa toilette de bataille. Ne fallait-il pas se tenir prêt à subir le caprice de l'amiralissime britannique, lequel prétendait avoir en mains les preuves d'un *grrrand* complot turc, d'une conspiration telle qu'aucun des alliés n'en devait réchapper?

Conjuration fabuleuse ourdie par les soins de l'*Intelligence Service*, et pour venir en aide aux tenants du panhellénisme, alors en mauvaise posture du côté du Sakharia. Le lendemain, les ambassades en riaient sous cape, et Stamboul même, pourtant si grave, était en joie. Nos amis britanniques ont une grande force: ils ne craignent pas le ridicule.

On abordait. Le service d'ordre anglo-français était impuissant à contenir la ruée des hammals. Et parmi la foule des espions grecs, turcs, britanniques, nous avions quelque peine à suivre nos bagages, pillés, semblait-il, par quelques pirates à la côte. Sur les eaux moirées d'or, des caïques rôdaient dans l'ombre des navires d'Occident, arborant l'Union Jack ou les trois couleurs de France et d'Italie.

A Péra, des patrouilles de marins arpentaient les rues, des files de matelots en vadrouille, se tenant par l'épaule barraient la route aux voitures, puis d'impudentes prostituées de dix ans bondissaient à leur rencontre, escaladaient ces grands gaillards dégingandés, se hissaient jusqu'à leur cou, se balançaient, mutines, dans leurs bras comme des petits

singes dans les branches de cocotiers..... Agaceries qui devaient faire déferler ces lames ardentes de cols bleus, au-delà du Tunnel, jusqu'aux bouges de Galata, où derrière des vitres d'aquarium, de belles femmes nues, amples et passives, évadées, semblait-il du *Bain Turc* de M. Ingres, se figeaient dans une attitude animale.

Malheureuses aux yeux vides de larmes, recrues d'horreur, rescapées des massacres d'Arménie, réfugiées de Russie qui n'avaient plus qu'une coquetterie, qu'un luxe: ce collier de roubles d'or, à l'effigie des derniers tzars, qui ornait leur gorge opulente et meurtrie.

Non loin de là, sur les hauts degrés de Yuksek-Kaldirim, leur Calvaire, pour sauver peut-être une femme adorée, des soldats, des officiers, des gentilshommes moscovites offraient en vain au passant, leurs roubles Kerensky, ou encore leurs dernières icones.

Epaves d'un grand désastre, jetées par la Mer Noire aux rives de la Corne d'Or, de cette suprême escale, gorgée à travers les siècles, de richesses, de crimes et de gloire: Constantinople.

COUP D'ŒIL SUR STAMBOUL

Chaque escale a son phare et chaque phare a son histoire. Hier, à tribord, la Tour de Léandre nous est apparue au ras des flots, la Tour de Léandre, bien mieux nommée par les Turcs, Tour de la Vierge-*Kiz-Koulési* -, puisque c'est l'Hellespont que Léandre devait franchir à la nage pour rejoindre Héro.

Mais la légende turque n'a pas moins de grâce que la fable grecque. La vierge, c'était la fille, belle entre toutes, de Sultan Mohammed. A en croire une tzigane — que la peste soit sur elle et sur tous ceux de sa race! — la princesse Méhar-Chégid, devait mourir d'une piqûre de serpent. Ce qu'entendant le padischah fit bâtir, sur un roc, à l'entrée du Bosphore, cette tour massive, où ne pouvait s'introduire aucun reptile; et, sûr de lui, le Maître de l'heure y enferma sa fille. Mais c'était compter sans l'amour. Avec les années, la petite princesse devint si belle, que le monde

entier en fut troublé. Une rumeur extasiée courait de royaume en royaume, si bien que, sans la voir, le fils du Shah de Perse en faillit perdre le sentiment.

Vêtu d'un modeste caftan, il entreprit le voyage de Stamboul et, avec un fidèle compagnon tenace et rusé, réussit à débarquer nuitamment au pied de la Tour de Léandre.

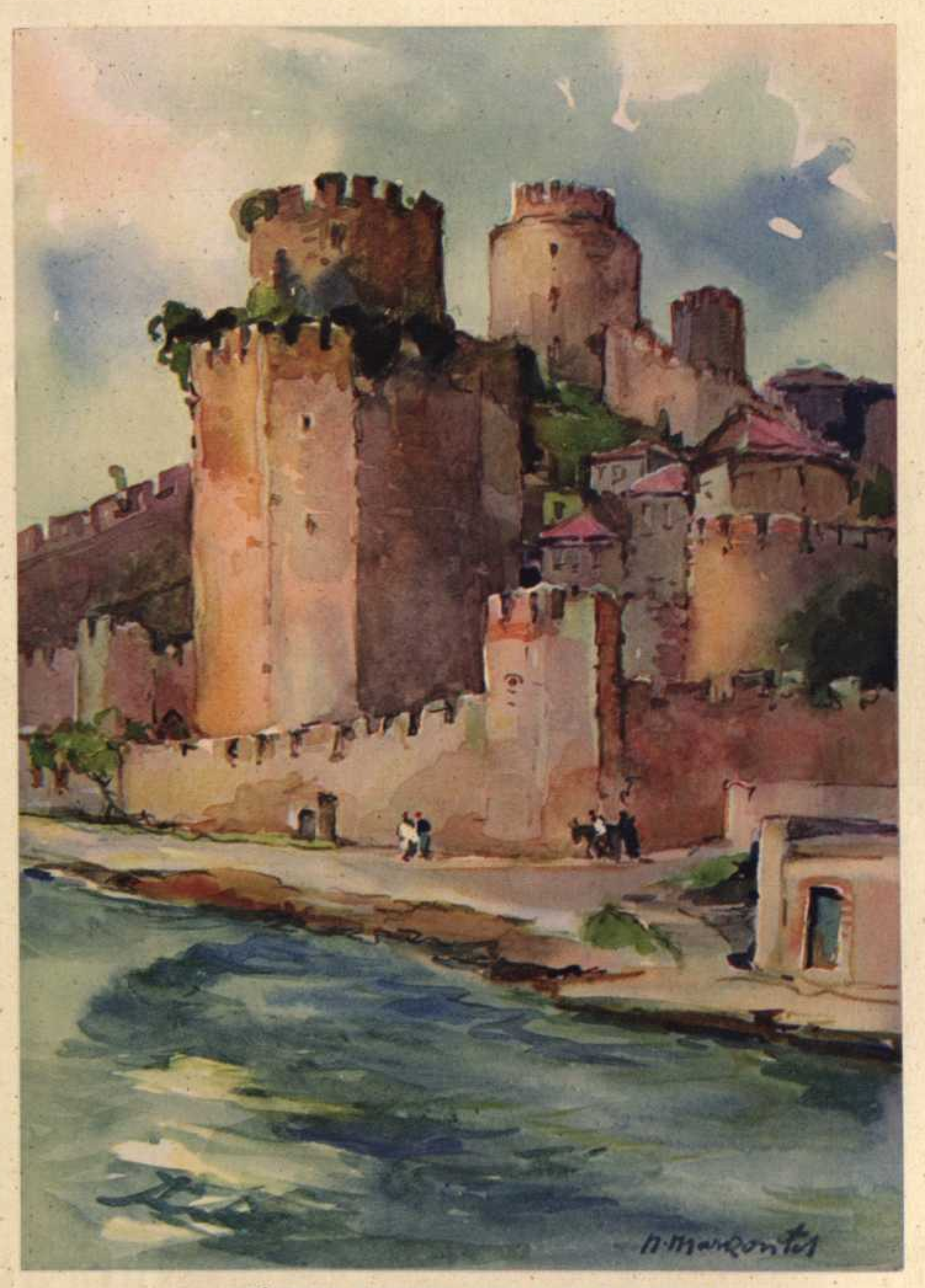
Au petit jour, en s'éveillant, Méhar-Chégid battit des mains. Une corbeille de roses, toute emperlée de rosée, ornait son chevet. Elle voulut donner un baiser à ces roses, mais, par disgrâce, un aspic s'était glissé parmi les fleurs et il mordit la princesse. Sa perte était certaine, la prophétie allait s'accomplir, quand soudain l'amant inconnu parut devant elle et suçant sa blessure, la rendit à la vie.

Et Sultan Mohammed, accouru, accorda au faiseur de miracles la seule récompense digne d'un tel amour: il lui donna la main de la ressuscitée.

La Tour de Galata n'a pas une légende aussi fleurie de poésie énamourée, depuis que les Gênois l'érigèrent dans le ciel, au XIVe siècle, c'est bien le plus beau phare d'où l'on puisse découvrir cette escale d'Europe et d'Asie: Constantinople.

Qu'on en gravisse, le matin ou au crépuscule, ou encore, par grande faveur, au clair de lune, par une nuit toute diamantée de Ramadan, les cent-quarante degrés qui mènent à la salle des gardes, la vue, du haut de l'ancienne tour du Christ, est toujours splendide.

Ici, Kassim-Pacha et sa mosquée de derviches hurleurs; l'Amirauté qui mire sa blanche façade dans



CHÂTEAUX D'EUROPE, VERS ROUMÉLI HISSAR

les eaux de la Corne d'Or, et, sur l'horizon, Eyoub et ses cyprès.

Là-bas, Top-Hané et sa gracieuse fontaine, et au-delà du Bosphore, la côte d'Asie depuis la caserne de Vani-keui jusqu'au palais de marbre de Beyler-Bey; les rues chaudes de Galata et sur l'autre rive, Scutari et sa nécropole illustre, tache noire le matin, tache bleuâtre le soir, qu'encadrent les grandes montagnes violettes de Bithynie.

Et voici le grand port où s'affairent les cargos et les bateaux à aubes qui desservent les deux rives; et plus loin que le Bosphore, Haïdar-Pacha, trop blanc, d'une crudité qui blesse le regard en plein midi.

Mais ceci est Stamboul. Le plus beau lieu du monde; la pointe du Sérail, où collaborèrent, semble-t-il, les premiers maîtres de Venise l'orientale: Bellini, Carpaccio.

Au confluent du Bosphore et de la Marmara, on dirait une immense galère qui, depuis les âges héroïques, aurait jeté l'ancre, face à l'Asie. Sa masse élégante et nerveuse, qu'enténèbrent les jardins des sultans et qu'éclairent les coupoles d'argent du vieux palais impérial, les faïences polychromes des Kiosques aux noms de Mille et une Nuits, a l'air toujours prête au départ. Gorgé d'histoire et de légende, arrosé de sang, nimbé de gloire, ce dernier promontoire d'Europe, on pourrait croire qu'il appareille vers la haute mer, pour une nouvelle aventure. N'est-il pas le suprême refuge d'un peuple nomade, dont les destinées chaque jour s'écartent davantage de l'Occident, refluent un peu plus vers l'Asie?

A vrai dire, Stamboul tout entière fait songer à une nef géante. Ballottée par la Marmara, la Corne d'Or et le Bosphore, elle en a la structure puissante, la carêne ventrue, trapue, le haut bastingage, la poupe adossée à l'Europe, la proue tendue vers l'Asie, dans un grand élan d'espérance.

Pour qui peut en avoir conscience, l'admirable panorama qu'on découvre de la Tour de Galata prend alors un sens tout nouveau. Les minarets de Sainte-Sophie, de Sultan Achmet, de la Suléimanié, de Shah-Zadé, de Fatih, autant de mâts-illuminés aux soirs de Ramadan — avec seulement, au lieu du mousse chantant dans les vergues, la voix sublime du muezzin, planant dans les étoiles.

EN QUÊTE DE BYZANCE

DE L'HIPPODROME AUX REMPARTS

Malgré tant de ruines accumulées par le fer et par le feu, la « seconde Rome », comme l'appelait Constantin, son fondateur, est toujours là présente, étagée, elle aussi, sur ses sept collines.

La Grèce, même celle des temps héroïques garde ici son prestige et l'on doit louer le conquérant musulman d'avoir préservé cet illustre témoin de la victoire de l'Occident sur l'Asie, la colonne Serpentine.

Au centre de l'At-Meïdan, sur la grande place, ou marché aux chevaux — l'hippodrome de Byzance —, face aux six minarets de Sultan Achmet, entre l'obélisque de Théodose et le Colosse, à peine si elle émerge de sa cuve profonde, la Serpentine. Il n'est

pas de monument plus vénérable que cette colonne, érigée devant le temple de Delphes par les Grecs, vainqueurs des Perses à Platée. En dépit de l'injure des hommes, les serpents sacrés dont les trois têtes supportaient le trépied d'or, continuent d'y enlacer leur triple nœud de bronze.

Le trépied d'or a disparu: les Phocidiens l'ont enlevé pour payer les frais de la guerre; quant aux têtes de serpents, elles couronnaient encore la colonne, lorsque Constantin la transporta ici avec les célèbres effigies d'Athènes, d'Olympie, d'Ephèse, avec les chevaux de bronze de Lysippe qui, avant d'orner Saint-Marc, caracolèrent au-dessus de la tribune impériale.

Mais les serpents delphiques devaient être victimes du fanatisme religieux. Sous l'empereur Théophile, le patriarche de Constantinople, soucieux de détruire ce monument des démons, vint nuitamment briser, à coups de marteau, deux de leurs têtes. Elles étaient restaurées, le jour où Mahomet II entra dans Byzance. Comme il atteignait l'Hippodrome, cette idole de bronze parut inquiéter le Conquérant qui, saisissant une masse d'armes, fracassa la mâchoire de l'un des serpents. Des reptiles alors se montrèrent en grand nombre dans la ville, et Mahomet laissa en paix le serpent d'airain. Mais au début du XVIIIe siècle, des voleurs s'emparèrent des trois têtes sacrées, laissant la colonne dans l'état où l'on peut la voir de nos jours. On y déchiffre encore une émouvante inscription: les noms des trente et une cités grecques qui combattirent les Perses.

Le Colosse, rival du colosse de Rhodes au X[e] siècle, au temps de Constantin Porphyrogénète qui le fit restaurer, est bien déchu de sa splendeur primitive. Il a perdu ses belles plaques de bronze doré, que les Latins de la IVe Croisade prirent pour des lingots d'or. Dans la forêt des minarets, ce n'est plus qu'un tronc de pierre que ronge la lèpre du temps.

Julien, le grand empereur humaniste fit venir d'Egypte l'obélisque de granit rose, l'Obélisque de Théodose, qui en 390 l'érigea. Les bas-reliefs du socle de marbre sur lequel repose le monolithe n'ont certes pas la valeur de ceux de l'arc de Galère, à Salonique; mais cette imagerie marmoréenne garde au milieu de l'hippodrome, la saveur des *choses vues*.

Voici la loge impériale et le prince, avec ses enfants, ses hauts dignitaires et ses gardes, présidant aux jeux, ou tenant la couronne dont il va ceindre le front du conducteur du char victorieux, ou encore accueillant les offrandes des ennemis vaincus et prosternés. Au-dessous, des soldats, des musiciens, des danseuses; et plus bas, les machines, grues, cabestans, qui ont servi à l'érection de l'obélisque.

Cette loge impériale, le *Cathisma*, occupait la face orientale de l'hippodrome, dans les parages de l'emplacement où l'on a élevé cette fâcheuse fontaine en forme de casque allemand, don de Guillaume II au Sultan. Là, pour la première fois, l'empereur, au lendemain de son avènement, prenait contact avec son peuple; là, bien souvent, il lui rendit des comptes terribles. Là, se sont déchirées les factions byzan-

tines, là, s'égorgèrent les Bleus et les Verts. Autour de la Serpentine, du Colosse et de l'Obélisque de Théodose, des flots de sang ont été versés, jusqu'au jour où il y a un siècle, Sultan Mahmoud y fit massacrer les janissaires.

Du palais des empereurs, qui s'étageait, non loin de Sainte-Sophie, vers la mer, que reste-t-il? Dans un quartier turc calciné, quelques soubassements du palais de Justinien, trois ou quatre voûtes portées sur des piliers de briques, et puis, au bord des eaux calmes, une façade assassinée, qu'on appelle encore la maison de Justinien.

Si l'on remonte vers l'ancien forum de Constantin, non loin du turbé de Sultan Mahmoud, un vestige autrement important de Byzance vous barre le chemin. C'est la Colonne de porphyre, cerclée de fer et noircie par les flammes, la Colonne Brûlée, qui, apportée de Rome par Constantin, ornait le forum. Une statue d'Apollon la surmontait, que l'empereur chrétien transforma en sa propre image, substituant aux rayons du soleil les clous de la Passion. Un tel orgueil, d'ailleurs, reçut son châtiment: sous le règne d'Alexis Comnène, la foudre jeta bas la statue et renversa le sommet du fût. La croix que Manuel Comnène planta sur la colonne restaurée a disparu dans le naufrage de Byzance, balayée par le Turc; mais sous le fût de porphyre, une tradition prétend qu'est enfoui le Palladium que seul doit mettre au jour le libérateur de Sainte-Sophie.

De tant de hautes colonnes qui précédèrent ici les minarets, quelques autres subsistent: près de

Fatih, la colonne de Marcien, au piédestal orné d'aigles romaines; on lui attribuait une vertu périlleuse: celle de désigner dans la foule des passants les filles qui avaient cessé d'être pucelles. Un jour qu'elle passait par là, la belle-sœur de Justin II ayant été ainsi vouée aux risées, celui-ci fit briser la statue de l'empereur Marcien, qui surmontait cette colonne.

Enfin, les temps héroïques de l'Empire romain ne sont pas absolument absents de Stamboul, puisque subsiste, à la pointe du Sérail, la colonne érigée par l'empereur Claude en souvenir de sa victoire sur les Goths.

Mais, de tant d'illustres naufrages accumulés ici depuis des millénaires, les plus grandes épaves, échouées aux rives de la Corne d'Or, aux bords de la Marmara, ce sont encore celles de Byzance.

S'il ne reste plus rien, ou presque, du palais des empereurs, si ont péri dans les flammes le vestibule de la Chalcé, le Triclinium d'or, la terrasse du Sigma, la salle de l'Harmonie, le triclinium de la Perle, la salle de l'Amour, et le fort palais maritime du Boucoléon, que nous a décrit Villehardouin, une bonne partie de l'aqueduc de Valens est toujours là, et aussi la Grande Muraille, et enfin Sainte-Sophie, merveille des merveilles byzantines, merveille des merveilles de ce monde.

Le lierre, les viornes, la joubarbe couronnent ces centaines d'arcs robustes, où se marque à jamais la puissance du peuple roi. Du Séraskiérat à la Mehmed-Djami, il faut plus de dix minutes de marche pour longer le sentier de chèvre qui surmonte le

tronçon de cet aqueduc, tronçon que restaura Suleïman le Magnifique et qui alimente encore toute la partie orientale de Stamboul.

Amener l'eau potable à Byzance ne suffisait pas. Ne fallait-il pas encore y créer de grands réservoirs, à ciel ouvert, à la mode syrienne, et surtout aménager dans l'immense capitale surpeuplée d'innombrables citernes souterraines? Il n'en est pas de plus belles que Jérébatan Séraï, le palais englouti, l'ancienne citerne du portique royal, et Bin-bir-Direk, la citerne de la basilique d'Illos, que les Turcs appellent les Mille et une Colonnes.

Contemporaine de Sainte-Sophie, Bin-bir-Direk, qu'on trouve dans les parages de l'At-Meïdan, est peut-être l'œuvre du même architecte-Anthémius de Tralles. Il n'y a pas là mille et une colonnes, mais deux cent douze, minces, élégantes, superposées en deux étages qui supportent des coupoles à pendentifs d'une audace stupéfiante, telle que par la suite jamais on n'en retrouvera l'analogue. Autant que Sainte-Sophie, c'est le chef-d'œuvre de Justinien.

Mais que dire de cette autre citerne qui s'étend jusqu'à la Sublime Porte, citerne vénérable encore, puisqu'elle date de Théodose, Jérébatan-Séraï? Celle-là n'est pas à sec comme tant d'autres citernes byzantines, comme ces immenses réservoirs que, sous le contrôle passionné des généraux Pellé et Charpy, férus d'archéologie tout autant que les chefs de l'armée d'Egypte, notre corps d'occupation a découverts dans les substructions du palais et de l'église des Manganes. Non, ce qui confère tant de prestige

à ce palais englouti, ce sont ces eaux noires qui ne se sont point retirées, si profondes qu'on peut s'y promener encore en bateau, parmi les fûts vertigineux de cette forêt sous-marine, où voguent, comme des méduses phosphorescentes, les reflets des lampes électriques.

« A Constantinople, a-t-on dit, Dieu avait Sainte-Sophie, l'empereur le Palais Sacré, et le peuple l'Hippodrome ». Les remparts, eux, appartenaient à l'Empire, remparts auxquels nulle muraille militaire ne saurait être comparée, tant, de la Corne d'Or à la Marmara, ils gardent de splendeur hautaine, de grandeur épique. Qui veut les vraiment connaître, en embrasser la magnificence pathétique, à laquelle ajoutent encore les champs de mort d'Islam, semés, jusqu'à Eyoub, de cyprès et de stèles de marbre, doit les longer à pied, consacrer une demi-journée à ce pélerinage entre tous mélancolique, mais dont je ne vois pas l'égal au monde.

Qu'un caïque vous conduise de Khassim Pacha au Phanar, le vieux quartier grec où réside le patriarche, ou bien que de Galata, vous vous risquiez sur le Vieux-Pont, troué comme une écumoire, et que vous gagniez Oun-Kapan-Kapou et le misérable ghetto de Balata, ce qu'il faut, c'est atteindre d'abord le quartier d'Eïvan-Seraï, l'ancien faubourg des Blachernes, et cette dépendance, le gracieux pavillon qui date du XIe siècle, Tekfour-Seraï, l'ancien palais de Constantin Porphyrogénète, dont briques et marbres de couleur animent si joliment les deux étages de la façade polychrome.

A la hauteur d'Atik-Moustafa-Pacha, de l'ancienne église byzantine des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Marc, voici enfin la grande muraille terrestre, le rempart aux tours formidables, qui gardent la trace des blessures mortelles, faites par le canon des Ottomans. On doit quitter ici la rue d'Eyoub, tourner à gauche et cheminer vers la Marmara, au pied de la muraille crênelée de Léon l'Arménien, le long des tombes musulmanes que surmonte le fez des vieux croyants ou la couronne fleurie des fidèles épouses.

A mesure qu'on s'élève et qu'on se retourne vers la Corne d'Or, le site apparaît d'une beauté incomparable. Des hautes tours rondes ou pentagonales, le regard se détourne enivré et embrasse la magnificence d'un tel paysage, où collaborent les paisibles ombrages de l'ancien cimetière turc, les minarets d'Eyoub, et la pointe étincelante de la Corne d'Or, si effilée vers les Eaux-Douces d'Europe.

Là plantèrent leurs tentes les Latins de Godefroy de Bouillon, les Turcs de Mahomet le Conquérant. Sous la coupole du ciel bleu, parmi les lances des cyprès, il n'est pas de spectacle plus émouvant que celui de ces courtines, de ces tours, de ces balcons d'où les Comnène, d'où les Paléologue vinrent souvent mesurer le péril qui menaçait le cœur de l'empire. Et, comme ici le sol est singulièrement accidenté, ces murailles, d'ailleurs si différentes, selon que Théodose, Héraclius, Léon V et Michel II les ont modelées, dévalent le long des ravins, montent à l'assaut des collines, mettent ici une variété

et comme un caprice qu'ignorent Aigues-Mortes et Carcassonne.

Ces cinq grandes tours marquent le Mur de Léon. Par là, la double porte des Blachernes permettait d'entrer dans le palais impérial. Cette prison d'Anéma, du nom de Michel Anéma, fils d'un roi de Candie, enfermé là sous Alexis Comnène qui précède la tour carrée d'Anéma, n'est d'ailleurs qu'un vestige du palais des Blachernes, vestige dont quelques parties remontent au IVe siècle.

Carrée également, la Tour d'Isaac l'Ange, accouplée à celle d'Anéma, et d'où un balcon permettait de regarder vers la campagne.

Tour de Basile, tour d'Andronic Paléologue, et enfin, Egri-Kapou, la Porte Oblique, l'ancienne porte de Charsias, par où Justinien fit son entrée triomphale.

Cette grosse tour ronde, lourde, massive, c'est la tour de Caligarie; et voici que finit, sur un brusque redan, le nouveau rempart construit en 640 par Héraclius pour enclore dans la ville le palais des Blachernes, rempart restauré par Manuel Comnène.

Maintenant, commence la vénérable enceinte de Théodose II.

Ici, à la hauteur où se dresse encore le pavillon de Tekfour-Seraï, l'aspect change soudain. Ce n'est pas, en effet, une muraille unique, flanquée de tours colossales, mais une triple ligne de remparts, avec un fossé profond. Aujourd'hui, il ne reste plus guère que le mur intérieur; mais l'incendie, le tremblement



SAINTE SOPHIE

de terre, les hommes et les siècles n'ont pas eu encore raison de cette forteresse imprenable.

« Vous autres, les Français, disait un jour Hamdi-Bey, le grand fondateur du Musée des Antiques à Stamboul, vous avez deux artistes, un poète, un peintre, qui, bien que n'étant jamais venus à Constantinople, l'ont sentie, l'ont évoquée mieux que personne: votre Victor Hugo et ses *Orientales*, votre Delacroix et ses *Croisés*. »

Merveilleux privilège de l'imagination créatrice. A six siècles de distance, un peintre franc ressuscite, d'une brosse fièvreuse et volontaire, cette grande journée, la chute de l'Empire d'Orient, foulé aux pieds des chevaux par les alliés d'Occident.

Le soir tombe déjà. Sous le ciel orageux, entre les lances hautes et les somptueuses colonnades, se déroule, en une admirable perspective cavalière, le plus beau paysage du monde. De la Marmara à la Corne d'Or, dont Delacroix, instruit par ses amis voyageurs, par Monsieur Auguste, par Champmartin, par Decamps, a peint avec une étonnante fidélité les eaux de sinople, le regard embrasse avec enivrement la superbe métropole des Césars d'Orient.

Du quartier du Phanar à Edirné-Kapou, le long des hautes murailles byzantines et de ces mélancoliques champs des morts, j'ai recherché, par un jour d'orage, le site idéal où Delacroix dut placer sa scène de victoire et de massacre. Ce site existe, non loin de l'ancien palais des Blachernes, non loin de l'exquise Karié-Djami, sur ces hauteurs où le peuple des tziganes aux oripeaux éclatants s'est taillé un royaume

éphémère. L'orgueilleuse cité de marbre, la ville, qui, selon le mot de Villehardouin, « de toutes les autres était souveraine », a péri dans les incendies de 1204 et de 1453, mais les murailles géantes, calcinées par le soleil et les flammes, subsistent, et rien n'a pu changer l'incomparable décor où la lumière, les eaux, qui portèrent tant de flottes hostiles, la terre, chargée d'histoire, rivalisent d'enchantements.

Pour nous, Français, il est dans ces parages de la porte d'Andrinople, un autre pélerinage à accomplir. Il nous faut visiter cette stèle musulmane d'un bleu de turquoise mourante et qui se penche sous le cyprès nostalgique, celle d'Aziyadé. L'hôte de Loti à Orta-Keuï, M. Cillière, si connu, si aimé de tous les fervents de Stamboul, m'a conduit là, un soir d'automne, embaumé de lavande et de romarin.

Celui, celle dont la jeunesse fut captivée par Loti, par cette tristesse exaltante qui a toujours un peu le goût de la mort, comment, passant par Constantinople, pourraient-ils ne pas rechercher le lieu, connu — pour combien de temps, — des seuls initiés, le coin de terre ottomane où repose le petit « fantôme d'Orient ».

Ici, devant cette tombe d'Islam, parmi tant d'inscriptions coraniques, tant de fidèles de Mohammed qui dorment à l'infini sous le croissant, on ne songe pas à prononcer des prières latines; mais des pages relues le matin, hantent votre souvenir et vous oppressent, les pages les plus désespérément romantiques, les plus absurdes, penseront les jeunes

de ce temps, qu'ait écrites, de toute son âme, Pierre Loti:

« La muraille se prolonge à mesure que j'avance, se déroule, toujours pareille dans les lointains de la campagne morte. Elle a l'air de soutenir, avec les milliers de pointes de ses créneaux, les lourdes nuées traînantes prêtes à tomber sur la terre. Elle est d'une sinistre couleur sombre, par cette matinée sans soleil. Débris colossal du passé, elle nous diminue et nous écrase, nous et nos existences courtes, et nos souffrances d'une heure, et tout le rien instable que nous sommes.

« En passant, je regarde les profondes portes ogivales par où personne n'entre ni ne sort; puis, je compte avec soin les énormes tours carrées, jusqu'au moment où m'apparaît cette sorte de tertre que l'on m'a montré hier, et sur lequel, au milieu d'autres tombes, est la petite borne bleue aux inscriptions d'or.

« Et quand je l'ai bien reconnue, la petite borne d'Aziyadé, j'attache mon cheval aux branches d'un cyprès, pour m'approcher seul et me coucher sur la terre, sur la terre rousse légèrement brumée de pluie où poussent de rares plantes grêles. A l'orientation de la borne, je sais la position du corps chéri qui est enfoui dessous, et, après avoir bien regardé au loin alentour si personne n'est là qui puisse me voir, je m'étends doucements et j'embrasse cette terre, au-dessus de la place où doit être le visage mort.

« Il y a des années que j'avais eu le pressentiment, et pour ainsi dire la vision anticipée de tout

ce que je fais ce matin: sous un ciel bas et sombre comme celui-ci, je m'étais vu, revenant dans ce costume d'autrefois, pour me coucher sur sa tombe et embrasser sa terre..... Et c'est aujourd'hui, c'est maintenant, ce dernier baiser, et voici qu'il ne me semble plus que ce soit bien réel; je me laisse distraire ici-même par je ne sais quoi, peut-être par l'immensité du décor funèbre, par tout ce charme de désolation dont s'entoure et s'agrandit, à mes yeux irresponsables, la scène de ma visite à cette tombe.

« Cependant, à mesure que les minutes passent, effroyablement silencieuses, et tandis que les nuées lourdes continuent de se traîner au-dessus des grands murs sarrazins, je reprends peu à peu conscience des choses; je souffre plus simplement, je comprends d'une manière plus humaine et plus douloureuse, le frisson me revient, le vrai frisson d'infinie tristesse.....

« Des instants passent encore; un peu de vent se lève, semant sur ce pays des morts des gouttes de pluie fouettante.

« Notre longue entrevue muette traverse des phases différentes, qui semblent de plus en plus nous rapprocher l'un de l'autre. Maintenant je suis tout entier à l'impression que nos corps sont de nouveau presque réunis, — après avoir été tant séparés par les années, par les distances, par les courses à travers le monde et par l'indéchiffrable mystère qui enveloppait pour moi sa destinée à elle; je sens que nous sommes là, tout près, voisins, séparés seulement par un peu de cette terre, dans laquelle on l'a coucheé sans cercueil. Et j'aime tendrement ces débris, — *qui*

en ce moment me font l'effet d'être tout; je voudrais les voir, et les toucher et les emporter: rien de ce qui a été Aziyadé ne pourrait me causer d'effroi ni d'horreur.....

« Les nuées grises se traînent toujours avec des franges plus sombres qui, en passant, jettent de la pluie sur la morne campagne et sur la muraille immense.....

« Maintenant l'image d'Aziyadé est devant moi presque vivante, — ramenée sans doute par le voisinage de ces débris, au-dessus desquels a dû rester, flottant, quelque chose comme une essence d'elle-même..... Oh! mais vivante tout à coup, si vivante que jamais je ne l'avais retrouvée ainsi depuis le soir de la séparation. Je revois, comme jamais, son sourire, son regard profond sur le mien, son regard des derniers jours; j'entends sa voix, ses petites intonations familières, confiantes et enfantines; je retrouve toutes ces intimes et insaisissables petites choses d'elle que j'ai adorées avec une infinie tendresse. Alors rien d'autre n'existe plus, ni le grand décor, ni les ambiances étranges; il n'y a plus rien qu'elle-même — et toutes mes impressions changeantes s'amollissent, se fondent en quelque chose d'absolument doux, — et je pleure à chaudes larmes, comme j'avais désiré pleurer..... (1) »

Combien sont-ils, qui connaissent encore la stèle d'Aziyadé? Noury-Bey, auquel Loti avait confié l'entretien de cette tombe, est tombé sous les coups des

---

Pierre Loti: *Fantôme d'Orient* (Calmann Lévy)

Jeunes-Turcs. Je ne vois guère plus que Claude Farrère et M. Cillière qui goûte, à Aix-en-Provence, une retraite bien gagnée..... Là-bas, je ne vois plus que la comtesse Ostrorog, à laquelle nous devons un petit livre infiniment sensible sur Pierre Loti à Constantinople (1) et qui continue de veiller sur la petite stèle de plus en plus penchée, couleur de turquoise mourante.

La porte voisine, Edirné-Kapou, la porte d'Andrinople l'ancienne porte de Charisios qui, sous Héraclius, en 625, soutint l'assaut terrible des Avares, la porte d'Andrinople qui, en guise de claveau, porte un boulet de marbre au-dessus de l'entrée, Edirné-Kapou, point d'aboutissement de la grande transversale qui coupe Stamboul en deux, depuis Sainte-Sophie, cette porte est, voilà bien des siècles, le rendez-vous du peuple tzigane. A l'abri des remparts, non loin de l'aqueduc de Justinien, grouille une foule bariolée, teint bistré, yeux d'Asie que n'a nul besoin d'agrandir le khol, enfants nus, belles filles au torse nu, aux pantalons bouffants où ondulent les hanches lascives, hardes splendides, loques éclatantes, haillons de gloire. Si la vermine ne vous fait pas peur, avant d'aller faire ses dévotions à Karié-Djami, comment ne pas s'attarder dans ce tumultueux village tzigane, installé parmi les tours croulantes de Yéni-Bagdjé.

Le vallon du Lycus franchi, il faut encore mon-

(1) Eugène Figuière, éditeur.

ter, monter sous le soleil, vers Top-Kapou, cette porte du Canon, qui doit son nom à la grosse bombarde d'Orban que les Turcs braquèrent sur elle, au cours du siège de 1453. C'est l'ancienne porte Saint-Romain. Là, sur la brèche encore visible, dans l'assaut suprême donné par les Ottomans fanatisés, tomba, en héros, le dernier des Césars, Constantin Dragocès, bon commandant qui, jusqu'au bout, tint à rester à bord du navire qui sombrait.

Mevlévi-Hané-Kapou et ses deux hautes tours carrées, dont l'une garde le nom de Constantin, Silivri-Kapou, et le petit monastère de Baloukli, où l'eau d'une citerne, celle de Saint-Démétran, recèle des poissons rouges qui ont une histoire.

Le Turc attaquait les remparts, pour la dernière fois; insensible aux bruits du monde, un moine grec de ce couvent faisait frire des poissons. Soudain, un autre moine bouleversé d'émotion, accourt et crie: « La ville est prise! - Bah! répond l'autre, je le croirai quand je verrai mes poissons sauter hors de la poêle... » Sitôt dit, sitôt fait. Les poissons sautèrent, tout vifs, moitié bruns, moitié rouges, n'étant frits que d'un seul côté; pour quoi on les remit pieusement dans l'eau où ils avaient été pêchés et où ils nagent encore. Là comme ailleurs, le plaisant côtoie le terrible.

Silivri-Kapou et son pont de trois arches, d'une belle couleur ambrée, et ses deux fortes tours octogonales.

Et non loin de là, dans le cimetière, des tombes qui eussent fait rêver le peintre de *Scio* et le poète des *Orientales*, les tombes où sont enterrées les têtes

d'Ali de Iébelen, pacha de Janina, de ses trois fils et de son neveu. Cinq colonnettes de pierre, couronnées d'un turban, portent ce millésime très romantique: 1827. Le derviche Siliman, ami d'enfance du despote de Janina, acheta les têtes, quand on les eut arrachées des créneaux du Sérail, les ensevelit de ses mains et rédigea l'inscription qu'on peut lire encore sur le cippe d'Ali: « Ci-gît la tête du fameux Ali, pacha de Tébelen, gouverneur de Janina, qui, pendant plus de cinquante ans, travailla pour l'indépendance de l'Albanie. »

Porte de Rhegium, aux deux tours carrées, Yédi-Koulé-Kapou, avec son aigle byzantine et sa tour octogonale; et enfin le prodigieux château des Sept-Tours, la forteresse de Mahomet II, l'Heptapyrgion byzantin que le Turc n'a fait que réédifier.

Dans cette mystérieuse Bastille d'Orient, sept sultans détrônés ont laissé la vie. Ces créneaux, durement découpés sur l'azur, ont ruisselé de tout le sang des vizirs qu'on y accrochait.

Ces deux tours, voisines de la Porte d'Or, l'une servait de prison aux ambassadeurs, l'autre renferme, au rez-de-chaussée, la grande salle ronde où l'on décapitait secrètement les condamnés. Deux dalles de pierre recouvrent le puits du Sang, où l'on jetait les têtes coupées. Et dans la grande cour, cette autre cour ouverte et plus petite s'appelle la place des Têtes, parce qu'on y décapitait encore et que les têtes s'y amoncelaient, jusqu'au moment où elles dépassaient le sommet des créneaux, poissés de sang.

Cette Porte d'Or, qui s'ouvre dans le mur

extérieur du Château des Sept Tours et qui donnait accès à la grande rue de la Mésé est sans conteste la plus remarquable des portes de la Grande Muraille. L'arc triomphal de Théodose le Grand, les propylées, les bas-reliefs antiques, les statues de marbre, tout cela a été balayé par le Turc. La porte est murée, parce que par là, prétend une tradition populaire, doit entrer le vainqueur qui ravira Constantinople aux Ottomans, mais les deux longs pylônes en marbre, érigés par Théodose II, continuent de garder cette arche fermée sur l'avenir. Et sur le pilier de gauche, cette inscription perpétue la mémoire des retours triomphaux de jadis: « Longue vie aux empereurs ».

Une brise tiède s'élève..... Tour de Léon, Tour de Romain et enfin la splendide Tour de Marbre, où est gravé le nom du grand Empereur, Basile II, la Tour de Marbre qui baigne ses fortes assises dans la Marmara et où s'emboîte la longue enceinte maritime, aujourd'hui ruineuse, qui protégeait de l'injure des escadres ennemies cette escale convoitée depuis tant de siècles. Suprême sentinelle d'Occident, en faction devant la mer chargée d'histoire et de légendes, face à face à toutes les séductions, à tous les souffles charmeurs et périlleux de l'Asie.

SAINTE-SOPHIE

« Un navire à l'ancre », c'est le mot de Procope, pour montrer Sainte-Sophie dominant de haut tous les sanctuaires de Byzance et du monde.

En fait, le premier contact avec la merveille des merveilles est assez décevant. Vu de l'extérieur, un édifice byzantin d'il y a quatorze siècles a toujours un aspect lourd et monotone. Sainte-Sophie ne fait pas exception à la règle, et, quand on la découvre, si pesante, entre ses quatre minarets, masquée par les contreforts massifs, élevés par Mourad III pour étayer les murs ébranlés par les tremblements de terre, l'impression est assez fâcheuse.

Impression fugitive et combien fausse..... Dès qu'il a franchi le grand narthex, étincelant de mosaïques et revêtu de marbre, dès le seuil de l'ancienne

porte Royale, l'Occidental le moins raffiné, le plus sceptique, est saisi par cette étonnante atmosphère religieuse et surtout par ce que j'appellerai l'harmonie dans le colossal.

Un colosse gracieux et aérien, telle est Sainte-Sophie; la grâce et la force, ce fut, on le sait, l'ambition de Rome, comme entre les deux guerres de 1870 et de 1914, le voeu de l'Empire allemand. On sait combien les Germains y échouèrent. Byzance elle, put accomplir, à Sainte-Sophie, ce programme ambitieux. Procope a déjà tout dit à ce sujet quand il a montré la coupole de Sainte-Sophie paraissant « reposer moins sur la maçonnerie que suspendue par une chaîne d'or du haut du ciel ».

Car, de toute évidence, ce qui vous saisit tout d'abord, dès qu'on pénètre dans Sainte-Sophie, entre les immenses vases d'albâtre qui ornèrent peut-être le palais de Pergame, c'est la coupole prodigieuse, si aérienne, si vraiment céleste qu'on ne pense pas un instant qu'elle puisse être l'œuvre des hommes. « Ouvrage admirable et terrifiant tout ensemble », a dit Procope. Admirable, certes; terrifiant, nullement; exaltant oui, comme l'un de ces hauts lieux où souffle l'esprit, comme un de ces ciels sublimes où la prière jaillit avec un élan de source vive.

Ce dôme vertigineux qui a l'air d'ascensionner dans le soleil, n'est-ce pas la couronne d'or de cette Aya Sophia, de ce sanctuaire prestigieux, édifié par Justinien sur l'emplacement de la vieille basilique bâtie par Constantin en l'honneur de la Sagesse divine?

Pour que cette coupole chrétienne pût monter ainsi vers le Dieu-Sauveur, le grand empereur a dépouillé les temples du paganisme: Ephèse, Baalbeck, Athènes, Délos; l'Egypte, la Thessalie, l'Eubée, la Phrygie, la Numidie lui ont donné leurs marbres de toutes couleurs, blancs, vert clair, rosés, vert antique. L'or, l'argent, l'ivoire, les gemmes, rien n'a paru trop précieux au créateur de Sainte-Sophie, à l'empereur et à ses deux architectes de génie, Anthémius de Tralles et Isidore de Millet. Pour se procurer les 360 millions (4 milliards de notre monnaie), que coûta la réalisation d'un dessein si ambitieux, Justinien n'hésita pas à pressurer son peuple, à recourir aux expédients les plus coupables.

Lui-même, chaque jour, venait surveiller les travaux, stimulant le zèle des dix mille ouvriers employés à ce chantier, rectifiant les plans, s'occupant des moindres détails techniques. Quand il s'agit d'édifier la coupole, l'empereur fit confectionner à Rhodes des briques d'une terre si lègére que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire; et sur chacune de ces briques était gravée l'inscription: « Dieu est en elle; elle ne sera pas ébranlée ». Ces briques, on les disposait par assises régulières; de douze en douze assises, on y maçonnait des reliques, et les prières des prêtres, s'élevaient vers le ciel.

Le jour où tout fut achevé, le 27 décembre 537, quand on inaugura Sainte-Sophie, Justinien perdit presque la tête. Sautant au bas de son char, traîné par quatre chevaux, il franchit vivement la porte

royale et oubliant la dignité attachée à sa personne, courut jusqu'au centre du sanctuaire et, le regard perdu vers la coupole, s'écria, avec une humilité superbe: « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir une telle œuvre! O Salomon, je t'ai vaincu. »

Malgré tant de siècles révolus, malgré l'intrusion de l'Islam qui a si longtemps masqué les visages des chérubins planant sur chaque pendentif du dôme, malgré le badigeon qui recouvre encore tant de figures humaines, malgré le mihrab, qui indique la direction de la Mecque, malgré le membre ouvragé, qu'encadrent deux drapeaux, commémorant la victoire du Croissant, malgré les tapis de prière où s'agenouilla, dit-on, le Prophète, malgré les immenses disques verts, portant en lettres d'or des versets du Coran, malgré les œufs d'autruche suspendus aux voûtes, malgré l'empreinte de la main droite de Mahomet II, la Grande Eglise est toujours là qui donne raison à Justinien. Ce qu'en disait Procope au temps de l'illustre empereur, les chrétiens du XXe siècle l'éprouvent encore dès qu'ils entrent à Sainte-Sophie: « Quand on pénètre dans cette basilique pour prier, on sent tout soudain qu'elle n'est point sortie de la main des hommes, mais qu'elle est l'œuvre même de la divinité; et l'esprit, s'élevant vers le ciel, comprend qu'ici Dieu est tout proche, et que lui-même s'est choisi cette demeure où il se plaît ».

La Grande Eglise pourtant a subi bien des assauts. Et d'abord, du vivant même de Justinien, le 7 mai 558, vit l'écroulement de la coupole audacieuse.

Anthémius de Tralles, Isidore de Millet étant morts, le neveu du second, Isidore le Jeune, dut reprendre en la rectifiant, l'œuvre des deux grands Asiatiques. Il donna plus de masse aux contreforts, fit en sorte que le dôme eût une moindre poussée et cependant l'éleva plus haut de trente pieds. Le 24 décembre 563, Justinien inaugura de nouveau solennellement la basilique de la Sagesse divine. On peut rêver ici à ce que dut être cette première messe de minuit, sous la coupole embrasée du feu des *polycandila* d'argent, des lampes en forme de nefs, des candélabres tout ruisselants de lumières: Iconostase d'argent ciselé séparant la nef du sanctuaire. Autel d'or massif, étincelant d'émaux et de pierreries. Trône en argent doré du patriarche. Rideaux de soie, tramée d'or, où se courbaient les figures de Justinien et de Théodora devant le Christ et la Vierge.

Alors, comme l'a écrit M. Charles Diehl, « magnifiquement éclairée », à ce point, dit Paul le Silentiaire, « que la nuit lumineuse, souriante comme le jour, y avait des colorations de rose », Saint-Sophie brillait dans le ciel comme un incendie, splendide, annonçant de loin aux navigateurs l'approche de la capitale et la gloire de Justinien ».

Ce phare de la Chrétienté n'avait pas éteint ses feux sublimes. Seulement, c'était l'infidèle qui l'allumait aux soirs du Ramadan, tandis que des couronnes de clartés, des guirlandes de flammes, ceignaient, dans la nuit turque, la forêt des minarets, dressés comme d'immenses cierges brasillants. Demain, Sainte-Sophie ne sera plus qu'un Musée.

Cette illustre basilique connut encore bien d'autres fastes et d'autres désastres. Ici, furent sacrés les successeurs de Justinien. Ici, Baudouin, comte de Flandre, reçut la couronne des empereurs de Byzance; ici, le 29 mai 1453, Mahomet II fendant la foule des femmes et des prêtres, réfugiés dans la Grande Eglise, chevaucha jusqu'au maître-autel, et sautant de cheval, s'écria: « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète ». Signal du massacre et du pillage.

Consolidée, embellie par Basile Ier, par Basile II, Andronic II, Sainte-Sophie a toujours ses 107 colonnes de marbre coloré, chiffre mystique auquel la demeure de la Sagesse doit de rester debout; elle a gardé, durant bien des siècles, sous le badigeon, dans les narthex, dans le gynécée, dans le sanctuaire, le grand mystère de ses mosaïques à personnages; dans l'abside seulement, des fleurs, des fruits argentés, des feuillages verts sur fond noir, subsistent depuis Justinien; mais, quand, après avoir erré de tribune en tribune, on atteint la galerie des femmes lesquelles, à Byzance, n'étaient pas plus admises qu'en Islam, à se mêler aux croyants dans l'intérieur d'une église, lorsqu'on entre parmi les exquises colonnettes de porphyre, parmi tant de beaux marbres veinés de rose et de vert antique, couronnés de chapiteaux de marbre blanc aux palmettes de fines acanthes, et qu' on se tient à la place même qu'occupait, la fameuse Théodora, l'or des mosaïques byzantines prend une belle revanche.

Sous la lumière d'or qui filtre des fenêtres de la

coupole, le long des murailles d'or, ce n'est plus qu'un ruissellement d'or splendidement fané.

Il semble qu'ici, sous ces hautes voûtes fatidiques, l'homme éphémère, épouvanté par la mort, ait eu à cœur d'entasser ses trésors et, pour avoir quelque répit, de les dédier à Dieu.

KAHRIE-DJAMI

Pour découvrir Byzance dans Stamboul, l'église sous la mosquée, il faut bien souvent soulever le voile épais de l'Islam. C'est parfois en plein quartier musulman, parmi les stèles fleuries, parmi les vieux croyants qui gardent le turban vert, malgré les édits du Ghazi, que se cache, sous le croissant, sous le badigeon et sous le masque d'un nom turc, tel illustre sanctuaire chrétien.

Ainsi, cette Mir-Akhor-Djami, cette mosquée de l'Ecuyer, perdue au fond de Narli-Kapou, près de Yédi-Koulé, et qui est bien le plus vénérable édifice religieux de Constantinople.

A cause du patrice Stoudios, qui l'éleva, en 463, la voie triomphale allant de la Porte d'Or au Palais impérial, on l'appelait, avant la chute de l'empire, Saint-Jean-Baptiste de Stoudios, ou le Stoudion. Il n'en reste plus guère hélas! que des ruines, quelques

colonnes aux précieux chapiteaux théodosiens et une partie du pavement de mosaïque, où l'on aperçoit encore des animaux jouant avec des pampres.

Au Vieux Sérail, dans la cour des janissaires, un musée d'armes occupe maintenant l'église Sainte-Irène, qui ne fut jamais une mosquée et que Justinien reconstruisit, tout comme Sainte-Sophie, après l'incendie de la basilique dédiée par Constantin à la Paix divine. Cette église du VIe siècle où, de même qu'à Sainte-Sophie, les chapiteaux portent les noms de Justinien et de Théodora, tout y est badigeonné à l'extérieur et à l'intérieur; et cela nuit à la beauté de la coupole majestueuse.

Située sur le rivage de la Marmara, au Sud de l'ancien hippodrome, l'église des saints Serge et Bacchus, appelée par les Turcs, Kutchuk-Aya-Sofia, Petite Sainte-Sophie, fut, elle aussi, édifiée par Justinien, tout comme sa voisine immédiate la célèbre basilique des Saints-Apôtres, détruite par Mahomet II pour faire place à la mosquée du Conquérant. Là encore, seul, l'intérieur a de quoi nous surprendre et nous charmer. Là encore, les noms de Justinien et de Théodora s'inscrivent aux chapiteaux. « L'empereur ne dort jamais », la souveraine, « couronnée par Dieu, dont l'esprit est illuminé de piété », sont loués longuement sur la frise, finement sculptée, de l'entablement. On pouvait croire qu'ils reposeraient pour toujours dans cette sorte de Saint-Denis de l'empire byzantin, quand le Turc est arrivé et a tout balayé. Les mosaïques d'or, les marbres veinés de rose ou vert antique des murailles disparaissent sous

l'éternel lait de chaux jaunâtre, d'ailleurs condamné par la sagesse du Ghazi mais il y a toujours l'audacieuse coupole justiniane portée par huit massifs carrés, formant l'octogone.

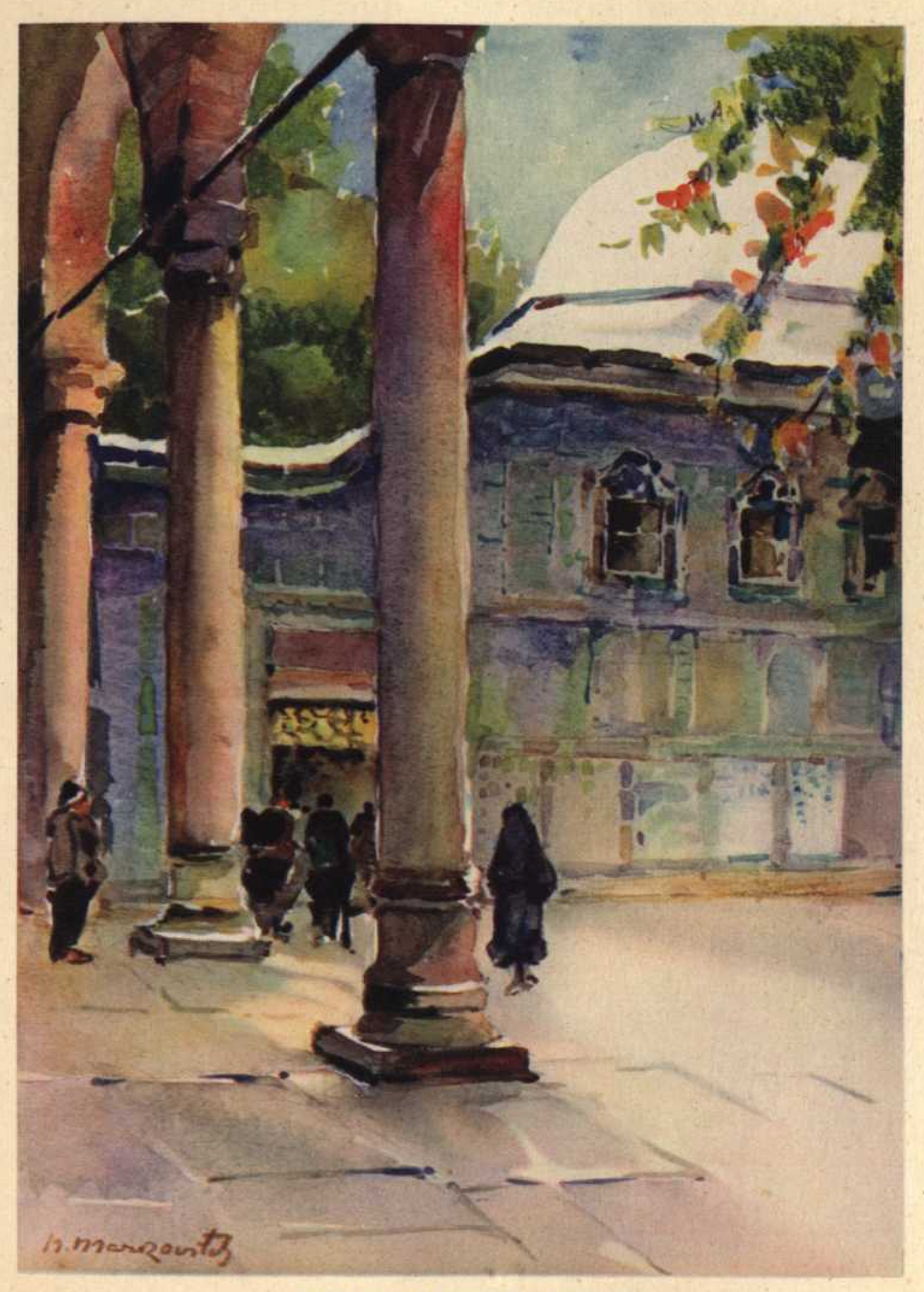
Dans le quartier de Psamatia, au milieu d'un cimetière turc, qu'ombragent de splendides cyprès, Hodja - Moustapha - Pacha - Djami, l'ancienne église monacale de Saint-André, remonte à la fin du VIe siècle. Sa décoration sculptée subsiste et garde comme un reflet de Sainte-Sophie, ainsi, d'ailleurs, que ses deux demi coupoles qui soutiennent la coupole centrale.

Près du Vieux-Pont, penchée vers la Corne d'Or, Gul-Djami, la mosquée des Roses, reçut au IXe siècle le baptême chrétien, sous le vocable de Sainte-Théodosie.

De nos jours, les Grecs l'appellent *Rodon-amaranton* - rose qui ne peut se flétrir. Le 29 mai (jour de la prise de Constantinople) étant dédié à Sainte-Théodosie, le sanctuaire était enguirlandé de roses. Quand ils y pénétrèrent, les Turcs en furent si émerveillés qu'ils ne l'oublièrent pas, le jour où ils transformèrent l'église en mosquée. Tout comme à Saint-André, on y démêle un effort vers la formule nouvelle, la basilique à croix grecque.

Véfa-Djami ou Kilissé-djami se trouve dans les parages de la Suléïmanié. C'est une soeur cadette de l'exquise Nazandjilardjami de Salonique. Comme elle toute menue, mais d'un art parfait.

L'extérieur en est animé, avec son abside mouvementée et sa jolie façade occidentale, formant un



COUR DE LA MOSQUÉE D'EYOUB

harmonieux portique, d'où s'élèvent trois gracieuses coupoles. Grâce, harmonie, se retrouvent à l'intérieur, où sur quatre sveltes piliers s'envole la coupole à pendentifs, plus que jamais aérienne. Véfa-djami, dont ne parle aucun guide et qu'il faut voir comme son aînée de Salonique, présente le type accompli du plan classique à croix grecque.

Egalement oubliée des cicerone bleus et rouges, la triple église du Pantocrater, aujourd'hui Kilissé-djami, qui remonte au XIIe siècle. De vieilles maisons de bois, aux pittoresques moucharabiés, l'encadrent, non loin de la mosquée de Fatih.

Au temps des Comnènes et des Paléologues, on y enterra les empereurs, tout comme auparavant dans l'église des Saints Serge et Bacchus. Elle existe toujours, entre les deux églises en forme de croix, la chapelle où ils reposent.

C'est surtout l'église du sud qui frappe le pèlerin du passé, avec son double narthex, ses deux hautes coupoles, l'élégance de ses colonnes et de ses arcades.

La plus récente des églises byzantines, Fétiyé-djami — la mosquée de la Victoire —, qui fut l'église de la Vierge Pammakaristos, s'élève en haut du Phanar, dans la rue Télah-Sokak. C'est une œuvre d'une grâce infinie, d'une invention délicate, raffinée, à rapprocher de la charmante église des Saints Apôtres, à Salonique et dont les coupoles joliment ciselées et incurvées présentent des modèles parfaits qu'on retrouvera dans toute l'Europe, depuis Kiew jusqu'à Saragosse.

Et voici enfin, fleur merveilleuse du second âge d'or de l'art byzantin, éclose près de la porte d'Andrinople, dans le voisinage du palais des Blachernes, Kahrié-djami, l'ancienne église du monastère de Chora, bâtie à la fin du XIe siècle.

Ici, l'archéologie perd ses droits. Ce qui importe à la Kahrié, ce qui fait qu'après l'avoir découverte, on y revient sans cesse, le cœur battant, c'est la splendeur incomparable de ses mosaïques, commandées au XIVe siècle par Théodore Métochite, l'un des ministres de l'empereur Andronic II.

Ce n'est plus ici la roideur hiératique de Ravenne, c'est l'inspiration la plus suave et la plus profonde. Un abîme sépare ces deux âges. La fastueuse, mais froide mosaïque a reçu là le souffle de vie.

Un corps de garde turc occupe l'exo-narthex, mais ce sont là gens inoffensifs et avec qui on peut fort bien s'entendre. Le miracle, c'est que, depuis près d'un demi siècle, ces fresques de pierre ont été mises à jour et n'ont pas été recouvertes sous l'offensant badigeon.

On doit, me dit-on, cette exceptionnelle tolérance à la vigilance de Hamdi-Bey, l'homme qui a le plus fait sans doute pour la défense de l'art en Turquie.

A l'intérieur de l'église, les mosaïques des coupoles donnent d'abord une légère désillusion. Ici, le Christ règne dans sa gloire, entre les patriarches et les représentants d'Israël, là, la tête de la Vierge apparaît entre les images des rois de Judée et des prophètes.

Au-dessus des portes, deux grandes figures, la Vierge entre deux archanges, là, le Christ en buste, ou encore le Sauveur, accueillant la prière du fondateur de l'église.

Mais que cette imagerie paraît faible auprès des étonnantes mosaïques des narthex; dans le premier, la vie de la Vierge, dans le second, l'enfance et les miracles du Christ. Ce n'est pas à Cimabué qu'on songe ici, mais à Giotto, à sa grâce forte et tendre, à sa suave animation. Que d'émotion, que de tendresse dans ces scènes de Légende Dorée: Sainte-Anne priant dans son jardin plein d'oiseaux, où l'ange vient la visiter; la Nativité de la Vierge; les premiers pas de Marie; la distribution de la pourpre; les caresses de la Vierge; la belle scène de la *Déisin* (la prière) qui réunit le Christ et sa mère.

Dans le second narthex, le réalisme triomphe, mais un réalisme délicat où déjà s'annonce Angelico: la Nativité; le Recensement devant le légat Quirinus; la Fuite en Egypte, le Voyage à Jérusalem..... le Christ guérissant les malades.....

Il n'y a pas de mots pour exprimer l'émotion sans seconde qu'inspirent ces sublimes tentures de pierre. C'est un des rares lieux de ce monde où l'art né de Dieu, ait engendré le divin. Pour s'en détacher, il faut s'y arracher. Revenir de la Kahrié-djami est toujours infiniment douloureux.

SURVIVANCES DE L'ISLAM

MOSQUÉES ET TURBÉS

Elles sont belles, ces mosquées; certaines sont splendides avec leurs coupoles épanouies, leurs tendres céramiques fleuries, leurs sveltes minarets où module le chant nostalgique du muezzin; oui, mais elles procédent toujours plus ou moins de Sainte-Sophie, elle portent, malgré tout, l'empreinte de Byzance.

N'est-ce point, l'architecte grec Christodoulos, qui, sur les ruines et sur le plan de l'église des Saints-Apôtres, a bâti la grande mosquée de Fatih, la mosquée de Mahomet II le Conquérant ? N'est-ce pas à Sainte-Sophie qu'on trouve tout d'abord ces demi-coupoles soutenant la coupole centrale? Par malheur, le tremblement de terre de 1768 a jeté bas la première mosquée, érigée à Stamboul, après la conquête, et celle qu'a reconstruite Moustapha III, dans un

style italianisant, n'a pas gardé le caractère de l'édifice primitif.

Une lumière crue et cruelle règne ici, le badigeon noir sur blanc est fâcheux, mais les vastes proportions de la mosquée et surtout l'ascension des coupoles et demi-coupoles vers le dôme haut de quatre-vingts mètres, en imposent au passant comme au fidèle.

Et puis, il y a toujours, le *harem*, la cour et ses arches à ogives, et ses portiques, et ses coupoles, et à l'ombre des cyprès, sa fontaine murmurante; enfin, les écoles, l'hospice, le han pour les étudiants et pour les voyageurs, les bains, et les turbés où, depuis cinq siècles, dorment leur dernier repos le Conquérant et sa sultane favorite.

Sainte-Sophie encore a inspiré étroitement l'architecte qui édifia, à la fin du XVe siècle, la mosquée de Sultan Bajazet, moins vaste que Fatih, mais plus harmonieuse; quant à l'aspect extérieur, il rappelle l'art de Brousse, les grands modèles de l'époque seldjoucide; la cour est un des chefs-d'œuvre de l'art turc, avec son portique ogival en marbre blanc et rouge, ses colonnes de vert antique et de jaspe, ses chapiteaux à stalactites, et sa fontaine octogonale.

Les fervents de la Vieille Turquie regrettent seulement les pigeons qui roucoulaient, il n'y a guère, à l'ombre des cyprès séculaires, lointaine postérité, à ce qu'on disait, de ce couple de ramiers qu'un jour Bazajet acheta à un pauvre qui lui demandait l'aumône, et dont il fit présent à la mosquée.

Un jardin entoure le turbé de Bajazet, et celui

où reposent sa mère et ses deux filles. Sous la tête du glorieux sultan, une brique a été glissée, faite avec la poussière recueillie sur ses habits et ses chaussures pendant sa vie. Et voilà qui rappelle une page charmante de M. Henri de Régnier, lequel a bien décelé le curieux mélange somptueux, fastueux, mais aussi un peu *mamamouchi*, voire parfois assez burlesque, qu'offrent aux regards de l'Européen sceptique ces turbés ottomans: « Ils sont une des curiosités de Constantinople, ces turbés qui abritent, dans leurs kiosques funéraires, des sépultures de sultans, de princes, de sultanes ou de grands personnages. Couverts de riches étoffes, de cachemires, de tapis, sous des voûtes d'où pendent des lustres et des oeufs d'autruche, entre des murs revêtus de carreaux de faïence et de plaques de céramique, les hauts cercueils reposent, entourés de grands chandeliers et d'énormes cierges. Enormes aussi certains des turbans qui, placés au chevet du défunt, gonflent leurs coiffes démesurées et dressent leurs aigrettes pompeuses. Ces insignes mêlent quelque chose de comique à ce décor funèbre que protègent des grilles et souvent des jardins où croissent des cyprès et où poussent des fleurs. De ces turbés il y en a de plus simples qui, loin des grandes mosquées, se cachent à l'écart, derrière de vieux murs délabrés, sous de vertes frondaisons, en de petits enclos mélancoliques et comme secrets où l'on imagine que des sages sont venus, sous l'œil d'Allah, dormir secrètement leur dernier sommeil (1) ».

---

(1) Henri de Régnier: *Escales en Méditerranée* (Flammarion).

L'une des plus rares merveilles de l'art ottoman est sans doute le turbé de Shah-Zadé, où Soliman le Magnifique fit ensevelir ses deux fils, sacrifiés à la fureur de Roxelane. Le marbre est ici richement ciselé; de belles faïences fleurissent le péristyle, que supportent quatre colonnettes de marbre rose et de vert antique; d'admirables vitraux étincelants comme des gemmes, ornent les trente-deux fenêtres, et les murs sont revêtus de ces carreaux de faïence cloisonnée, entre tous rares et précieux.

A l'intérieur de la mosquée de Shah-Zadé, œuvre d'un architecte de grand talent, Sinan pacha, fils d'un Grec de Césarée, on retrouve la grande coupole centrale et les quatre demi-coupoles figurant la croix grecque; mais chacune de celles-ci s'appuie sur trois demi-coupoles plus petites, qui allègent cet ensemble harmonieux. Cette élégance s'affirme surtout à l'extérieur, sur la façade principale qui donne accès dans la cour, d'une beauté si fine, avec ses portiques aux arcades de marbre rouge et blanc, ses chapiteaux refouillés, et ses splendides faïences encadrant les tympans des fenêtres.

Mais la plus somptueuse, la plus émouvante aussi des mosquées de Stamboul, celle qu'on voit, de tout Péra, de tout Galata, c'est sans conteste la Suléïmanié, la mosquée de Soliman Ier le Magnifique, l'allié fidèle de notre François Ier. Sinan-Pacha, qui l'édifia, en parle sans modestie comme d'une « mosquée à l'image du paradis ». Ici, le maître d'œuvre a voulu surpasser Sainte-Sophie. Non seulement, la coupole de la Suleïmanié est plus haute de six mètres

que celle de Sainte-Sophie, mais ses quatre minarets si élancés, et l'ingénieux aménagement de ses petits dômes lui donnent, à l'extérieur, une impression de légéreté que ne dut jamais avoir la Grande Eglise.

C'est ici le chef d'œuvre de l'Islam. Ce n'est pas un temple chrétien désaffecté, mais un édifice conçu pour servir de mosquée. Tout ici est rythme, cadence, harmonie; et quel faste depuis le haut portail aux voussures en stalactites qui s'ouvre sur la cour, un peu austère, jusqu'à l'immense coupole, décorée de rinceaux verts, blancs et or, jusqu'à l'abside aux vitraux éblouissants, fleuris par Serkoch-Ibrahim, Ibrahim l'ivrogne, verrier de Soliman, jusqu'au mihrab aux stalactites d'or, qu'entourent de splendides faïences persanes. Hormis Sainte-Sophie et la Kharié, il n'est pas à Stamboul, de lieu plus émouvant, plus pathétique, non seulement à cause de sa splendeur d'art, mais aussi pour la ferveur des prières psalmodiées, dont le murmure s'élève ici depuis tant de siècles.

Quand la Corne d'Or s'empourpre au soleil couchant d'Asie, quelles délices de s'attarder dans le jardin plein de roses qui, derrière la mosquée, recèle les deux turbés de faïence où reposent Soliman et Roxelane, et d'attendre que s'élève vers le ciel pur la voix du muezzin.

On doit encore à Sinan la mosquée de Rustem pacha, commandée par ce haut dignitaire, premier époux de Mihrimah, fille de Soliman le Magnifique. Là seulement, on trouve des faïences dignes de Brousse; mais, au lieu du vert du Prophète, le bleu est ici

souverain, un bleu turquoise qui est celui des vases d'où jaillissent jacinthes, roses, tulipes, œillets, narcisses, en une admirable floraison, stylisée dans les panneaux archaïques, étonnamment vivante dans ceux qui datent de la fin du XVIe siècle.

Seul, le mur du mihrab de Mehmed-Sokolli, aux céramiques opulentes, peut supporter le parallèle avec le mihrab de Rustem-Pacha.

Deux grandes mosquées, Sultan Achmet et Yéni-Validé perpétuent, au XVIIe siècle, l'influence de Sinan. Avec ses six minarets, Sultan Achmet apparaît comme la plus vaste mosquée de Stamboul. Jusqu'au moment de sa construction, entre 1609 et 1614, seule, la Kaaba de la Mecque avait six minarets; et pour apaiser les imans de là-bas, Sultan Achmet fut, paraît-il, contraint de faire élever, à ses frais, un septième minaret à la Kaaba. Il y a là encore de très belles faïences: et entre toutes, ces coupes que fleurissent œillets et tulipes et ces cyprès gris où des ceps de vigne s'enguirlandent.

Qui entre à Stamboul, venant de Péra, doit toujours aborder à Yéni-Validé-djami, fondée en 1615 sous les auspices de Sultane Validé, épouse d'Achmet Ier. Et là encore, surtout dans l'appartement aménagé pour le sultan et décoré en 1665, la céramique d'Islam triomphe orgueilleusement. Là aussi, l'on retrouve tulipes, œillets et jasmins, et les cyprès où montent les raisins; mais déjà la décadence est proche, que vont consommer les siècles suivants. Lentement, mais sûrement l'Occident pénètre l'art d'Asie et l'empoisonne.

LE SÉRAIL ET L'EVKAF

C'est sans doute le plus beau site du monde. Cette pointe du Sérail, figure de proue du vaisseau Europe, dominant tout ensemble la Marmara, le Bosphore et la Corne d'Or, Carpaccio l'a peinte au début de la souveraineté ottomane et depuis, combien de poètes l'ont chantée. Sans doute, un dépôt de charbon en attriste aujourd'hui la noblesse; mais, malgré tout, l'enchantement subsiste, grâce aux jardins en terrasse, grâce à la présence de tant de platanes et de cyprès géants, grâce à tous ces kiosques d'un art exquis qui avivent leurs faïences parmi les buissons de roses, et grâce encore à ce vieux palais des padischahs, peuplé de voluptueux et terribles souvenirs.

Sur la petite place où s'élève la fontaine d'Achmet, une haute porte de marbre noir et blanc Bab-i-Hou-

mayoun, l'entrée du Vieux-Sérail. Voici la cour des Janissaires et son énorme platane, dans lequel les soldats de garde faisaient leur popote.

Une seconde porte, Orta-Kapou, — la porte centrale — une double porte (entre les deux jadis logeait le bourreau), et dans ce lieu sinistre devaient faire antichambre les ambassadeurs, avant d'être admis à paraître devant Sa Hautesse. Une deuxième cour, assez banale, et puis une troisième porte, Bab-Séadet, la porte de la Félicité, que gardait encore, la dernière fois que je visitai le Vieux-Sérail, une troupe de grands eunuques flasques, d'un gris plombé.

Du café, des cigarettes, de la confiture de rose et de l'eau réputée (il y a à Constantinople des connaisseurs en eau, comme nous avons en France des amateurs de bon vin) vous étaient servis dans le kiosque d'Abd-ul-Medjid, et la visite commençait.

Pavillon du trésor, avec le grand trône en or, incrusté d'une mosaïque d'émeraudes, de rubis et de perles, enlevé au shah de Perse en 1514; cimeterre de Mourad IV, à la garde semée de diamants; trône du Sultan, avec sa chaîne d'or où pend une émeraude large comme une main de sultane; et aussi les robes des padischahs en magnifique brocart, depuis Mahomet II, qui édifia le Vieux-Sérail, jusqu'à Sultan Mahmoud; salle du Trône où le Padischah donnait audience aux ambassadeurs, et son décor somptueux, ravivé au XVIIIe, le plafond aux arabesques dorées, le divan impérial et son dais que soutiennent des colonnettes d'or, rehaussées de pierres précieuses,

la fenêtre grillagée par où le Sultan écoutait les plénipotentiaires étrangers, et la fontaine dont l'eau coulait pour que ne parvinssent à l'oreille de personne les propos échangés entre le Commandeur des Croyants et l'ambassadeur. Nul ne visite le pavillon des reliques de Mahomet, Hirka-Chérif-Odassi, qui contient l'étendard du Prophète, son arc et les cimeterres de ses successeurs; mais j'ai pu voir, par faveur très spéciale, les merveilleuses faïences du harem, contemporaines des céramiques de Rustem-pacha.

La Bibliothèque est d'un accès plus facile, avec ses admirables collections de manuscrits arabes, persans, turcs, grecs aussi, enrichis de splendides enluminures; et les salles où, depuis quelque dix ans, sont exposées les rarissimes porcelaines chinoises, retrouvées, par quel miracle, au cours de la dernière guerre. Il y a là des service entiers qui, durant des siècles, furent envoyés aux califes par les empereurs du Céleste Empire, chefs-d'œuvre des manufactures impériales de Hang-tchéou, représentées par ces illustres *Celadons* de l'époque des Soung, dont les plus parfaits exemplaires se trouvent en nombre infini au Vieux-Sérail.

Il y a encore les Kiosques, disséminés dans le *jardin des fleurs:* Kiosque de Mahomet II, qui n'a d'autre parure qu'un vénérable tapis de Perse, contemporain du Conquérant, et d'un style noble et pur; Kiosque de Kara-Mustapha pacha, où des Vénitiens du temps de Longhi ont travaillé comme une dentelle le bois de cèdre et où règne le beau présent de notre Louis XV, le *mangal* en bronze doré, le brasero que

cisela Duplessis. Ce Kiosque XVIIIe, aux élégantes boiseries, fut mis par le Sultan à la disposition de Loti, lors de son dernier séjour à Stamboul. L'amant d'Aziyadé y venait bien souvent s'asseoir et rêver devant le sublime paysage que composent ici la terre et les eaux. Cette coupole ronde en cuivre doré, qui s'épanouit près d'un long jet d'eau, ces portes marquetées d'écaille, d'ivoire et de nacre, ces murs aux faïences persanes d'un azur si profond, cette coupole de rose céramique, ces plafonds bleus et or, ces divans bas que recouvrent des velours de Scutari, infiniment précieux, ces fenêtres aux vitraux, semble-t-il, sertis de pierreries, cette atmosphère voluptueuse d'*Orientales*, à laquelle ajoute, dès qu'on revient vers le portique extérieur l'incomparabile vue sur la Corne d'Or et le Bosphore, c'est là le Kiosque de Bagdad, qu'on bâtit en 1639 pour Mourad IV et qui justifie si bien son beau nom de Mille et une Nuits.

On ne doit pas quitter le Sérail, sans aller faire visite à Tchinli Kiosk et au Musée des Antiques, dont Hamdi Bey fut l'animateur.

Tchinli Kiosk, le kiosque aux faïences, fut construit en 1472, par Mahomet II. Un escalier de marbre conduit à une terrasse que borde une balustrade et d'où s'élancent de sveltes colonnettes, soutenant de légères ogives. Sous cette loggia, et au grand porche, subsistent d'admirables faïences, dignes d'être comparées à celles de la Mosquée Verte à Brousse. C'est tout ce qui reste des céramiques qui jadis recouvraient à l'intérieur comme à l'extérieur le Kiosque aux Faïences.

Grâce à Halil-bey, le frère et le successeur de Hamdi-bey à la direction des musées ottomans, Tchinli-Kiosk est devenu récemment un musée digne de ce nom. Consacré aux monuments de l'art musulman, on y admire surtout le magnifique mihrab de la mosquée de Karaman, contemporaine de la Mosquée verte et dont les bleus rehaussés d'or fleurissent en gerbes merveilleuses, en inscriptions magistrales.

Mais le plus beau musée, l'un des plus beaux de cet ordre, c'est celui des antiques qui fait face à Tchinli-Kiosk et qui regorge de chefs-d'œuvre.

Dans ce bâtiment nouveau, et assez quelconque, élevé entre 1891 et 1908, Hamdi-bey et Halil-Bey ont accumulé les trésors arrachés à la terre ottomane. Les plus justement célèbres, ceux qui effacent tout autour d'eux, ce sont les deux sarcophages, trouvés, en 1887, avec vingt autres mausolées par Hamdi-bey dans la nécropole de Sidon: le sarcophage des Pleureuses, le sarcophage d'Alexandre, chefs-d'œuvre de l'art grec au IVe siècle.

Le marbre de ces deux tombeaux garde une délicate et délicieuse polychromie. Dans le sarcophage des Pleureuses, des cortèges funèbres ornent le couvercle et des scènes de chasse la frise du soubassement, mais la merveille, émouvante entre toutes, ce sont, entre les colonnes ioniques, les dix-huit Pleureuses, tantôt assises, tantôt debout et toujours exhalant dans leurs voiles de deuil aux nobles plis la plus profonde tristesse. Oeuvre admirable d'humanité et qui dépasse de beaucoup le ro-

yaume de l'art. Rien ne nous touche davantage que ces fidèles images de jeunes femmes, gardant le dernier repos du bien-aimé.

Bien que moins pathétique, le fameux sarcophage d'Alexandre porte sans doute la marque d'un artiste encore plus grand. On l'appelle sarcophage d'Alexandre, non point parce que le roi de Macédoine y reposa, mais parce qu'on le reconnaît, à deux reprises, dans les bas-reliefs tumultueux qui décorent la cuve de marbre. L'hypothèse la plus admissible, c'est que ce tombeau fut celui d'Abdalonyme, prince de Sidon, qui dut à Alexandre de retrouver son trône. Mais l'important est là, ce chef-d'œuvre si intact qu'on le croirait sculpté d'hier, d'un naturalisme ardent, fougueux, avec son *Combat de Cavalerie* et sa *Chasse au lion*. L'art du Parthénon, revit ici, qui se prolonge durant tout le IVe siècle, d'une vie inespérée, tel qu'il dut apparaître à l'âge d'or de Phidias et de Platon. Il n'y a pas un musée au monde qui recèle un tel prodige.

Je ne pense pas qu'il existe non plus une galerie qu'on puisse comparer à l'Evkaf.

Le lieu, d'abord, est charmant. A deux pas de la Suleïmanié, c'est un paisible *imaret*, une sorte de monastère aux arcades harmonieuses, à la cour ombragée, où jase une fontaine.

Là, le ministère de l'Evkaf (des fondations pieuses) a rassemblé une foule d'objets précieux conservés, tant bien que mal, dans les mosquées, turbés, médressés, de Constantinople et de l'Empire.

Ainsi ont été sauvés de très anciens travaux

d'ébénisterie, tels ces cénotaphes provenant d'un turbé d'Ak-Chéhir, édifié en 1244. Tapis de Perse, lampes de mosquée dont on ne trouve l'analogue qu'au musée arabe du Caire, et surtout, ces reliures aux gaufrages d'or fastueux, ces manuscrits coraniques, âgés de cinq siècles, enfin, cette suite de miniatures persanes, du goût le plus raffiné.

Ce musée d'Islam, dont rêvaient, en 1933, les visiteurs de cette admirable exposition organisée à Paris, au Pavillon de Marsan, l'Exposition des Arts Musulmans, le voici enfin réalisé, au coeur de Stamboul.

LA VIE TURQUE

Elle n'est plus, hélas! ce qu'elle était encore au lendemain de la grande guerre. Le melon, le chapeau mou, la casquette ont remplacé le fez; les chers fantômes voilés, engoncés dans le féredjé, le visage couvert par le yachmak, qui était devenu, à la fin, une mince voilette de soie, ont disparu et ont fait place à de quelconques petites femmes d'Occident, habillées à la mode de nos grands magasins de nouveautés; dans les jardins du Vieux-Sérail où les *cadines* ne se hasardaient jamais qu'accompagnées d'autres ombres féminines, mystérieuses, des couples maintenant circulent librement ou s'attardent sur les bancs, avec les mêmes audaces que dans les jardins de Londres et de Paris.

Joignez à cela les incendies qui ont détruit à Constantinople tant de vieux quartiers, tant de mai-

sons de bois à encorbellements, à moucharabiehs, sur les ruines desquelles s'élèvent maintenant de stupides gratte-ciel, et je ne parle pas des chiens si cruellement massacrés. De jour en jour, Stamboul perd de son pittoresque et tend à ressemblera l'insipide Péra... Alors, on conçoit que bien des fervents de la vie turque aient renoncé à retourner vers la Corne d'Or.

Pourtant, quand le soleil se couche et estompe les détails d'un modernisme offensant, on découvre bien toujours du haut du cimetière des Petits -Champs, la même grande silhouette féerique, Stamboul, ses dômes et ses minarets, se découpant sur le ciel vert depuis la pointe du Sérail jusqu'à Eyoub; en entend bien toujours, à de certaines heures, dans les anciens quartiers éclater une clameur terrible, cette alerte du feu qui court de bouche en bouche jusqu'à cette haute tour du Séraskiérat où veillent les pompiers de Constantinople; quand on traverse le Grand Pont, il arrive encore que l'on croise des hammals, de ces immenses portefaix, qui justifiant l'adage « fort comme un Turc », véhiculent sur leurs épaules une armoire ou un lit qu'ils n'ont même pas pris le soin de démonter.

Qui veut s'en donner la peine peut encore découvrir un Vieux Stamboul. Ici, autour de la petite Sainte-Sophie et vers la Marmara, un quartier ancien, avec son humble minaret, ses hodjas en turban vert, ses maisons de bois, deux ou trois fois séculaires, sa fontaine ombragée de figuiers et de grenadiers vénérables, invite à la rêverie; il est d'autres coins non moins paisibles, non moins vénérables aux

parages de Fatih et de la Suleïmanié, de ces coins où, assis dans tel café centenaire, Loti a savouré bien des fois, la nostalgie du passé.

J'ai parlé des fontaines. Sur le sol où l'eau a un si grand prix, elles sont étroitement mêlées à la vie ottomane. Sans parler des plus célèbres, comme les fontaines d'Achmet, ou de Shah-Zadé, il y a toutes celles qu'ignorent les guides, et qui sont souvent les plus charmantes, *sebil* édifiées au milieu d'une cour ou d'une place, *tchésmé* adossées à une muraille, au large auvent ciselé et doré.

Reconstruit après le tremblement de terre de 1894, le Grand Bazar est toujours là avec ses quatre-vingt-douze rues et son marché en plein vent, ses marchands de fruits, ses marchants de lait caillé, ses pâtisseries et ses glaces, ses marchands de Kebab de baklava et de loukoum (mais le meilleur loukoum est au bas de Yéni-Validé-djami, chez Hadji-Bekir, où on le confectionne devant vous, à la vieille mode d'antan, sur de grands feux de bûches et dans de vastes chaudrons de cuivre).

Un peu de la vieille Turquie survit encore dans le bazar aux babouches aux beaux cuirs rouges et jaunes, ou bien encore dans la rue des libraires, où l'écrivain public calligraphie d'admirables lettres orientales; mais c'est surtout au centre du Bazar, au Bezestan, au bazar des armes, qu'on peut découvrir de précieux objets d'art, épaves de fastueuses existences, échouées à ce luxueux bric-à-brac. Broderies albanaises, velours de Scutari, tapis de Boukhara, amusantes orfèvreries rococo d'il y a deux siècles.



RUE ET CIMETIÈRE A SCUTARI (ASIE)

Entre Yéni-Validé et Rustem-Pacha, le Bazar Egyptien ou Bazar aux Epices n'offre pas moins d'intérêt, avec ses violents parfums de rose, de jasmin, de musc, de girofle et de cannelle. Quelle page cette symphonie d'odeurs n'eût-elle pas inspirée à un Baudelaire ? Dans cette longue galerie voûtée, on peut, en cherchant bien, dénicher telles rares potiches venues de Chine, il y a un demi-siècle, avec les caravanes chargées d'essences précieuses.....

Mais certains hans, certains caravansérails qui avoisinent le Grand Bazar, ont gardé un autre caractère, avec leur aspect muré, farouche, leur inquiétant aspect de prison. C'est le 10 du mois de Mouharrem, en septembre, le jour de la fête des lamentations, en souvenir d'Hussein, fils d'Ali, tombé en 680 sur le champ de bataille de Kerbela et vénéré par les Persans comme un de leurs martyrs, qu'il m'a été donné de pénétrer, non sans précautions, et grâce à la bienveillance de la légation persane, dans Validé-Han. Je n'oublierai jamais cette foule hystérique, frappée de folie, en proie à un dieu primitif, tumultueux et sanguinaire; ce grand mur antique, un vrai mur de forteresse, où le soleil couchant jetait ses ombres funèbres; les taches noires des tcharchafs féminins, accrochées aux pierres dorées et ruineuses, et tout le long de l'immense cour carrée, en proie à des forces obscures, tellement plus vieilles que l'Islam, le cortège délirant des sectateurs d'Ali, les deux enfants à cheval, saignant sous les coups, l'immense théorie des flagellants fanatisés, dos d'ivoire et de bronze ruisselant de sang, sous les lourdes chaînes

abattues, sous les coups de sabres aigus, l'infinie psalmodie de la foule hurlant d'une même voix déchirante: « Ali! Ali! » comme jadis le peuple de Phrygie devait invoquer Adonis, et enfin, à la nuit chaude et cruelle, l'exaspération de cette horde, son odeur fauve, cette poussière humaine qu'exaltait le sang.

Le spectacle que donnent le vendredi dans leur tekké de Péra les Derviches tourneurs est loin d'atteindre à cette émotion. C'est une sorte de ballet religieux, qu'accompagnent flûtes et tambourins et cette pieuse rotation des derviches aux amples jupes blanches ne tarde pas à lasser.

Gautier a décrit une scène autrement pathétique: la furieuse frénésie des Derviches hurleurs de Scutari; dans le faubourg de Tatavla, à Kassim-Pacha, il existe également un tekké de Hurleurs, hurleurs et pis encore, car l'imam y torture ses acolytes, leur plante un poignard d'acier dans la main et la leur traverse, ou encore, leur enfonçant une pointe d'acier dans le lobe de l'oreille, les cloue à la muraille où à telle colonnette du tekké.

Quand on retire le couteau, quand on décloue le derviche de sa colonne, pas une goute de sang ne coule; mais l'affreux rugissement redouble, le féroce *Allah hou*! qui déchaîne la démence collective.

DE LA CORNE D'OR A LA MER NOIRE

Le vedette qu'avait mise à ma disposition — ce soir là, — le chef de notre escadre, cette vedette, où m'accompagnait, outre les huit cols bleus réglementaires, un jeune capitaine de corvette, fort peu épris, disait-il de Constantinople, de ses pouilleries et de sa crasse, cette vedette s'appelait *Aziyadé*.....

« La lune était sereine et jouait sur les flots..... »

Clair de lune sur Stamboul, romantisme de Loti et des *Orientales*. J'avais découvert Eyoub, quelques jours avant, par une claire après-midi d'été, bruissante de cigales, et fait mes dévotions d'un peu loin à la mosquée, bâtie par Mahomet II, la plus sainte de toutes les mosquées et où il était interdit aux infidèles de pénétrer.

En ce lieu sacré où les sultans venaient ceindre le sabre d'Osman, on ne pouvait alors que « risquer un œil » vers le turbé, revêtu de belle sfaïences fleu-

ries, où repose le porte-étendard du Prophète, Eyoub, tué au premier siège de Constantinople par les Arabes en 672 et dont la tombe fut retrouvée par miracle lors du fameux siège de 1453.

Plus que ce sanctuaire, aujourd'hui ouvert à tous, mais où, jusqu'à l'avènement du Ghazi, étaient seuls admis les fantômes délicieusement voilés des hanoums, ce qui attire à Eyoub, l'Occidental, c'est l'immense cité des morts, l'infinie ascension des stèles vers la haute colline, plantée de cyprès, d'où le regard embrasse toute la Corne d'Or, depuis les Eaux-Douces d'Europe jusqu'à la pointe du Sérail. Le vendredi, tandis que des dînettes s'improvisaient parmi les tombes entre dames engoncées dans le tcharchaf, noir, violet ou gris tourterelle, il n'était pas de lieu plus étrange que cet immense cimetière à l'abandon, que ce bois d'arbres noirs, hérissé de stèles fleuries et enturbanées.

Au clair de lune, pourtant, l'enchantement redouble, passe de beaucoup ce qu'on pouvait attendre. Quand on a accosté à l'échelle d'Eyoub et gravi, dans la féerie de la nuit blanche, les pentes assez rudes, quand, perdu dans l'ombre odorante des cyprès, on atteint le sommet de la colline sainte, et qu'éventé par la brise froide qui souffle de la Mer Noire, on se retourne vers Stamboul, étincelant de mille feux, vers la Corne d'Or, toute moirée d'argent, une exaltation vous saisit, à quoi je défie le plus sceptique, le plus sec de cœur d'échapper. Eyoub au clair de lune, Eyoub dans la magie d'une nuit d'été, criblée d'étoiles, c'était alors, paraît-il, un

spectacle rare et dangereux, c'était et c'est encore le paysage nocturne le plus émouvant, le plus splendide qu'il soit donné aux faibles regards humains de contempler.

Quand on a bien pris conscience de Stamboul, quand de la Corne d'Or à la Marmara, on a bien foulé le sol de la ville merveille, reste à découvrir le Bosphore. Une vedette alors, militaire ou civile, est un don des dieux, et ce sont ces petites escales, les échelles d'Europe: Béchik-Tach, Orta-Keuï, Kourou-Tchesmé, Arnaout-Keuï, Bébek, Rouméli-Hissar, Yéni-Kéuï Thérapia, Buyuk-Déré, Rouméli-Kavak, et les échelles d'Asie: Scutari, Beylerbey, Vani-Keuï, Candilli, Anatoli-Hissar, Tchiboukli, Pacha-Bagdjé, Beïcos, Anatoli-Kavak.....

Sur la côte d'Europe, il faut d'abord rendre hommage aux demeures impériales, si déchues aujourd'hui de leur splendeur.

Le temps n'est plus où, le vendredi, il était de bon ton d'aller assister à la cérémonie du Selamlik. J'ai vu — comme bien d'autres Français — l'un des derniers sultans quitter sa résidence d'Yldiz pour se rendre à la mosquée Hamidié, entouré de ses hauts dignitaires chamarrés d'or et de ses rudes soldats, vêtus de khaki; et j'ai pu, rare privilège, me glisser dans la mosquée par une porte secrète et un escalier dérobé, atteindre la haute tribune d'où il était permis de contempler, au soleil de midi, Sa Hautesse, entourée des ministres, des chambellans, des derniers serviteurs de l'Empire. Suprêmes lueurs d'une splendeur à son déclin.

Aujourd'hui, décidément désaffecté, Dolma-Bagtché mire dans les eaux sa longue suite de palais de marbre blanc et Yldiz-Kiosk n'est plus qu'un grand jardin mystérieux, aux allées ombreuses, voisinant avec Tcheragan-Séraï, lui aussi entièrement en marbre, mais dont la façade n'apparaît guère qu'aux navigateurs du Bosphore.

Tout proche de Tcheragan, Ortakeuï, où mon ami Cillière hospitalisa généreusement Loti, malade d'âme et de corps, Ortakeuï vaut qu'on s'y arrête, avec sa blanche mosquée renaissante et ses yalis, ses maisons d'été, construites jadis en bois ouvragé, comme Therapia, notre ambassade, qui flamba, il y a douze ans, comme la délicieuse demeure d'une famille arménienne, à Kourou-Tchesmé.

Entre tant de yalis princiers, s'élève à Orta-Keuï, la maison de marbre d'Enver-Pacha. Hôte du Général Charpy, commandant le corps français d'occupation, je pus alors mesurer jusqu'où pouvait aller le mauvais goût du chef des Jeunes-Turcs, de quel orientalisme de bazar il aimait s'entourer. Cet homme devait mal finir.

En revanche, c'est un bien joli petit port que celui d'Arnaout-Kéuï, village grec que décore près du rivage une gracieuse fontaine turque du temps de Mourad IV.

A partir de la pointe d'Akintisi-Bournou, la brise fraîchit, le courant devient plus vif. Voici Bébek et ses admirables platanes, et son port bien abrité où s'accagnardent les navires. Au-delà de Bébek, un autre champ de mort, le plus vénéré des cimetières

d'Islam, parce que là reposent les premiers Ottomans qui passèrent d'Asie en Europe avec Mahomet II. Dominant les cyprès et les pins parasols et surveillant l'étroit défilé du Bosphore que les Turcs appellent ici Cheïtan-Akinsti, le courant de Satan, Rouméli-Hissar, le château d'Europe, fait face orgueilleusement, avec ses vieilles tours crénelées, élevées en 1452, par Mahomet II, à la forteresse d'Asie, Anatoli-Hissar, sa contemporaine.

Emirghian, et les admirables jardins de l'ex-Khédive Ismaïl-Pacha, Sténia et ses yalis, Yéni-Kéuï, Thérapia, et l'ambassade de France. Le palais de bois, donné à la France par Sélim III, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir; mais le site subsiste, merveilleusement éventé par les courants de la mer Noire, et les terrasses, et les arbres centenaires sont toujours là, que vantait Gautier. Quant à la vue splendide, le bon Théo en a parlé mieux que personne: « La rive d'Asie étale devant nous les frais ombrages des eaux de la Sultane; plus loin bleuit le mont du Géant. Sur la rive d'Europe, Buyuk-Déré arrondit sa courbe gracieuse; le Bosphore, au-delà de Rouméli-Kavak et d'Anatoli-Kavak, s'évase jusqu'aux îles Cyanées et se perd dans la mer Noire. »

Joignez à cela les excursions et les chasses dans la belle forêt de Belgrade et vous concevrez quelle résidence faite à souhait pour le repos et le plaisir était l'ambassade de France à Thérapia. Pourquoi faut-il que le centre de l'existence politique en Turquie soit maintenant à Angora?

A Buyuk-Déré, dans la *Grande Vallée*, résidait

l'ambassade de Russie; là aussi les promenades abondent; la vallée des Roses; les sources de Kastané-Sou et le Paradis.....

Mézar-Bournou, le cap des Tombeaux et enfin Rouméli-Kavak, le *peuplier d'Europe,* dont les falaises arides supportent les murailles ruineuses de l'ancien château-fort, édifié en 1610 par Mourad IV. Là-bas, vers le Nord, les Cyanées dont le navire Argo brava les écueils, sont le dernier barrage qui nous sépare de la mer Noire.

La côte d'Asie n'offre pas moins d'enchantements. Le plus célèbre est à Scutari, premiere ville d'Anatolie bien plus que faubourg de Constantinople. Il n'y a pas là que de belles mosquées comme Bouyouk-djami, construite au milieu du XVIe siècle, par le fille de Soliman, la sultane Mihrima. Il n'y a pas là seulement les céramiques fleuries d'Atik-Validé-djami et de Tchinli-djami, et l'élégant turbé de Halil-pacha..... Il y a surtout la vieille Turquie, les ruelles escarpées, bordées de maisons de bois peintes et ouvragées, d'humbles minarets de villlage, d'où la voix du muezzin s'élève presque au ras du sol, de vénérables teintureries qui, tout comme Tchinli-djami, datent de la mère de Sultan Achmet et où des bois gravés, âgés de deux siècles, reportent sur l'étamine l'étrange floraison des faïences ottomanes.

Enfin, ce qui attire à Scutari, ce qui vous y retient durant des heures, c'est le vaste cimetière, étagé sur les pentes du mont Boulgourlou. Ici sont les plus beaux cyprès de l'Islam, de noirs cyprès que hantent les colombes; aux heures les plus ardentes de l'été,

on trouve toujours là, parmi les stèles de marbre, surmontées d'un bouquet de fleurs, d'un turban ou du fez de la Réforme, des ombrages odorants et profonds.

Aux abords de Scutari, les turbés élégants et surdorés ne manquent pas; mais où ce champ de mort prend une grandeur pathétique, c'est bien plus loin, sur la droite vers Haïdar-Pacha, parmi le chaos des stèles les plus anciennes, brisées par les orages, rongées par les lichens et par les mousses, mais où veillent toujours les hauts cyprès tragiques.

Maintenant, de nouveau, la vedette nous ramène vers la mer Noire, en longeant cette côte d'Asie si chère à Loti.

Petites escales romantiques: Beylerbey, son palais impérial et ses deux minarets; Vani-Kéuï, d'où l'on découvre une si belle vue sur le Bosphore; et Candilli, qui garde encore — pour combien de temps? — le plus beau des yalis, la maison de bois des Kupruli, chef d'œuvre précieux de l'art turc au XVIIIe, et dont les lambris sculptés et la coupole peinte recèlent un admirable caïque, incrusté de nacre, d'ivoire et d'or, suprême témoin de ces magnificences du Bosphore, dont Melling et Van Mour furent, au siècle des grâces, les témoins extasiés.

La petite rivière de l'Arété qui arrosa les Eaux-Douces d'Asie n'est pas desséchée comme celle qui conduit aux Eaux-Douces d'Europe; mais cette promenade célébre est bien déchue de sa splendeur, et sa prairie n'est plus jamais fleurie de tcharchafs éclatants.

Anatoli-Hissar et ses quatre tours en ruine, Kanlidja, le village sanglant, Tchiboukli, que j'ai vu ainsi que Beïcos, où allait rêver André Lhéry, jonché de colchiques d'automne qui, de loin, transfomaient les prairies en belles nappes mauves; Beïcos et son vallon boisé, et sa baie heureuse, la plus abritée du Bosphore.

Après Anatoli-Kavak, le peuplier d'Anatolie, ce sont de nouveau les grands souffles glacés venus de la Thrace, les hautes falaises rocheuses, les lourdes batteries protégeant l'entrée du Bosphore et enfin la mer Noire, la mer maléfique où règna Médée.

ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE



LA TOUR DE LÉANDRE

ARNAUT KÖY BOSPHORE

ROUMÉLIE HISSAR BOSPHORE



CAFÉS SUR L'EAU A YENI-MAHALLE (CÔTE D'EUROPE)



DANS LE LOINTAIN, CONSTANTINOPLE



VUE PRISE DU PLATEAU DE RAMIS

CHÂTEAUX D'EUROPE



CAÏQUE SUR LE BOSPHORE

CHÂTEAUX D'EUROPE



LA CORNE D'OR

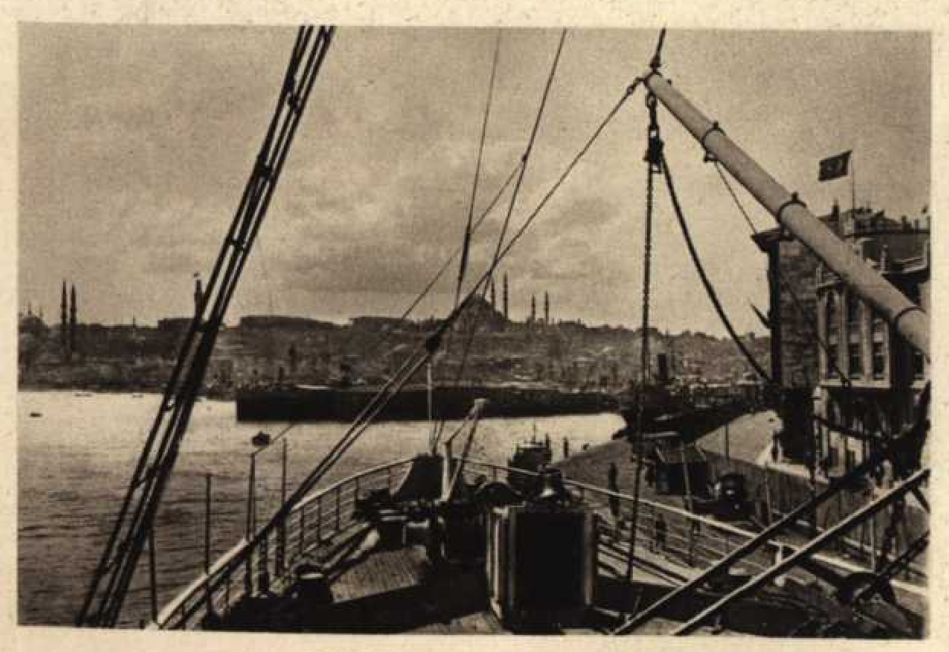


PORT, VERS LE PONT DE GALATA, AU FOND, MOSQUÉE YÉNI-DJAMI



VUE GÉNÉRALE DE STAMBOUL

STAMBOUL - VUE PRISE DU PONT DE GALATA



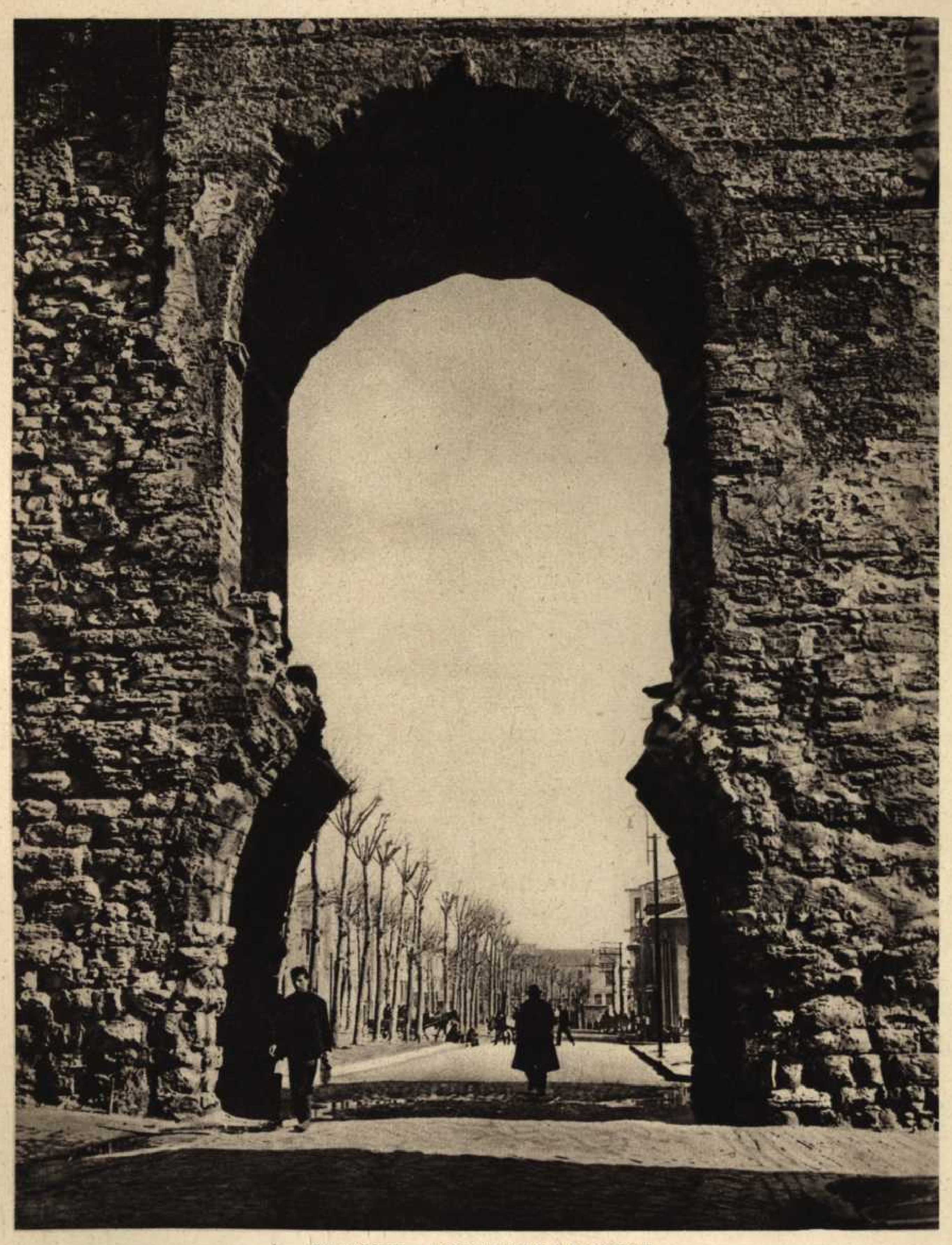
LE PORT DE STAMBOUL



STAMBOUL



LES VIEILLES MURAILLES DE CONSTANTIN



STAMBOUL - ACQUEDUC DE VALENCE

STAMBOUL - PLACE DE BAYAZID



STAMBOUL - HÔTEL DES POSTES

LE QUARTIER BRULÉ

LA COLONNE BRULÉE

UN BAZAR EN PLEIN AIR



TYPE D'ATTELAGE ENCORE UTILISÉ DE NOS JOURS

ÉCHOPPES A MAKRI-KEUÏ



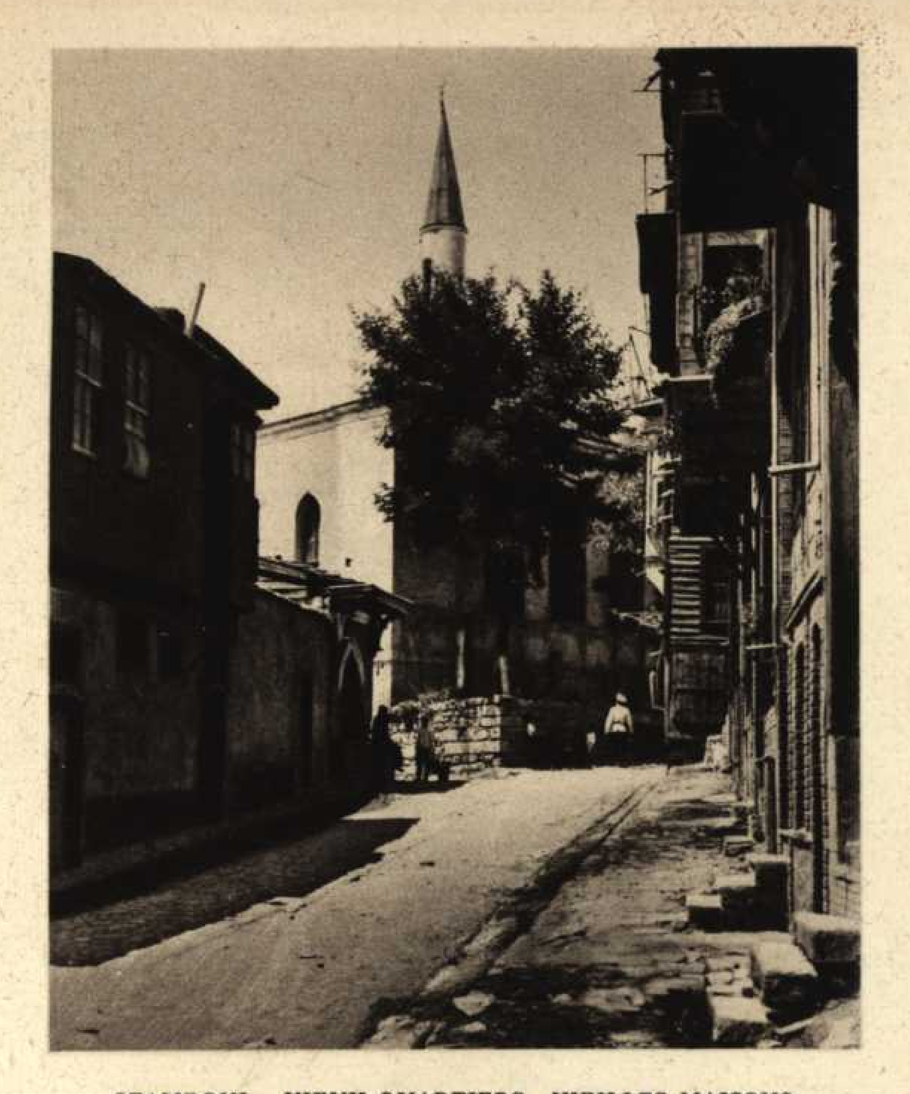
CARAVANE AUX ENVIRONS DE STAMBOUL



STAMBOUL



MOSQUÉE SULTAN FATIH



STAMBOUL - VIEUX QUARTIERS - VIEILLES MAISONS





UNE RUE DU VIEUX STAMBOUL

RUE DE L'INDÉPENDANCE

PÉRA

QUARTIER DU TAXIM





PÉRA PLACE DU TAXIM

MOSQUÉES



STAMBOUL ET LA MOSQUÉE SULEÏMANIÉ

MOSQUÉE SULEÏMANIÉ







MOSQUÉE SULTAN ACHMET

MOSQUÉE DE SULTAN SÉLIM



MOSQUÉE YÉNI-VALIDÉ-DJAMI

INTÉRIEUR DE SULTAN ACHMET



SULTAN ACHMET ET L'HIPPODROME



MOSQUÉE DE SULTAN BAJAZET



LA TOUR DE GALATA



TURBÉ DE SHAH-ZADÉ





INTÉRIEUR DE SAINTE-SOPHIE

SAINTE-SOPHIE

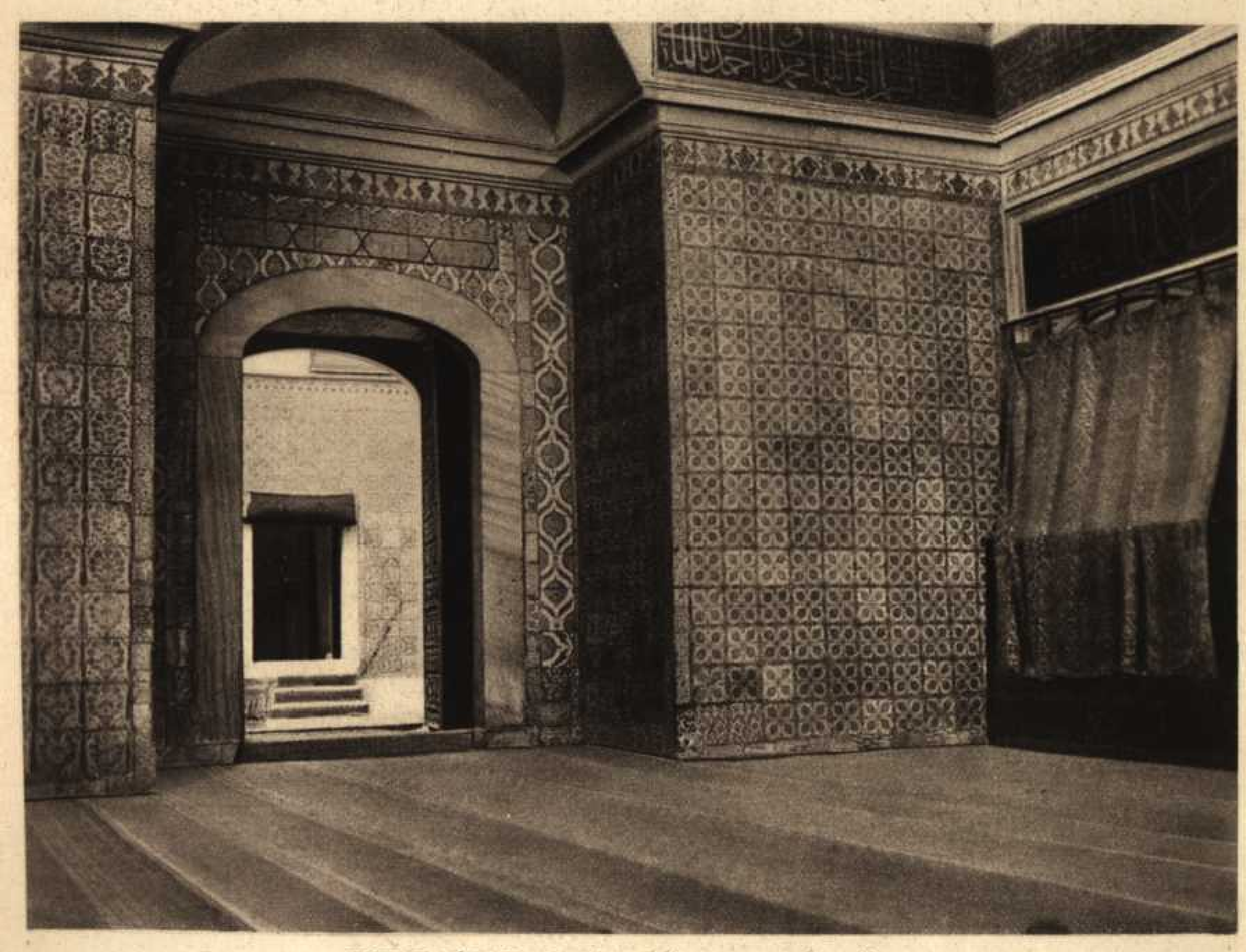


SAINTE-SOPHIE

INTÉRIEUR

LE VIEUX SÉRAIL

PALAIS DE TOP-KAPOU



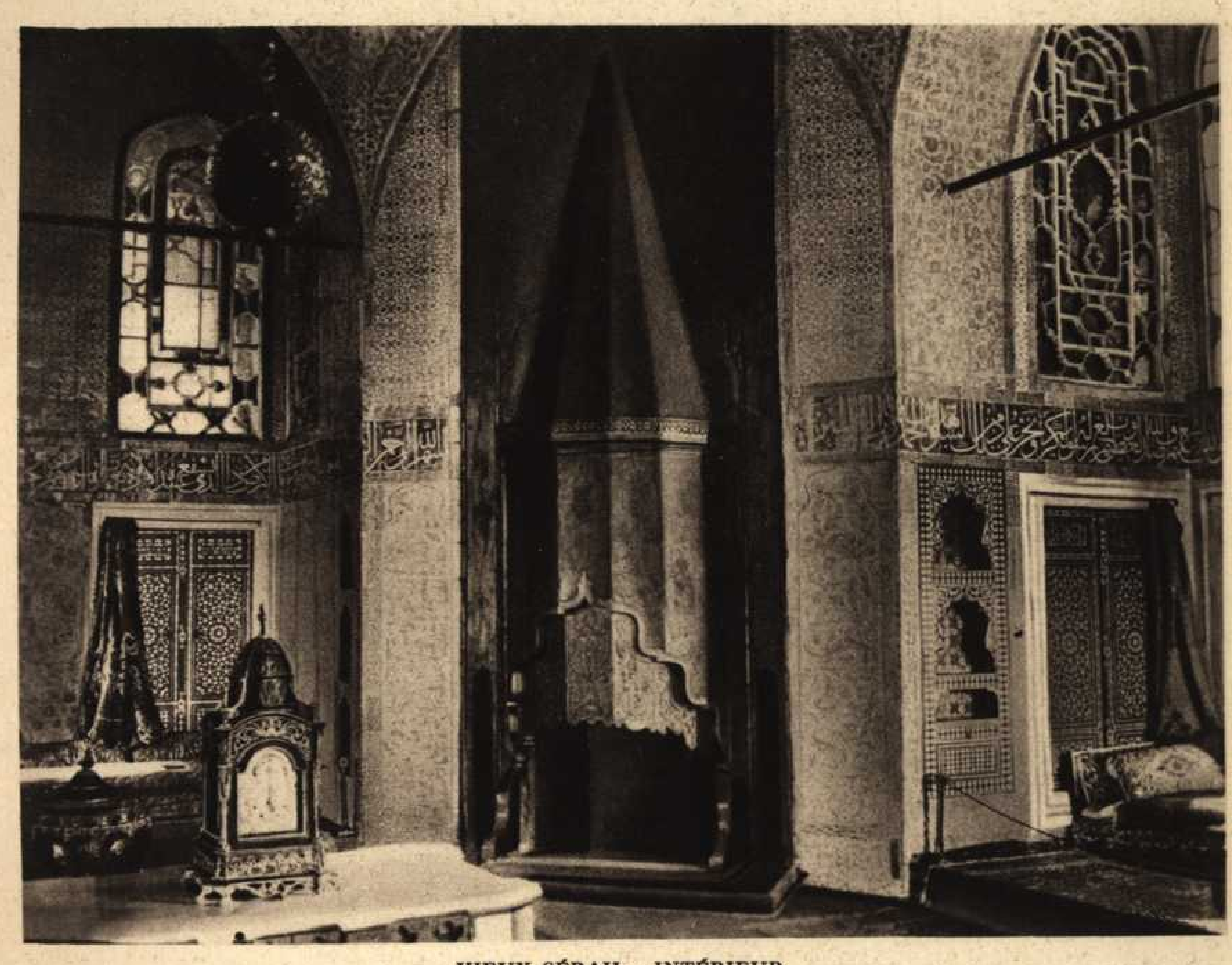
VIEUX SÉRAIL - Intérieur de l'appartement des reliques



VUE PRISE DERRIÈRE SAINTE SOPHIE ET MONTRANT UNE TOUR CARRÉE DE L'ENCEINTE DU VIEUX SÉRAIL



VIEUX SÉRAIL - MUR DE SOUTÈNEMENT DES APPARTEMENTS DU HAREM



VIEUX SÉRAIL - INTÉRIEUR



VIEUX SÉRAIL - APPARTEMENTS DES SULTANS
VUES EXTÉRIEURES SUR LE BASSIN





CIMETIÈRE D'EYOUB



LA TOMBE D'AZIYADÉ A TOP-KAPOU

LE FOND DE LA CORNE D'OR



LA CORNE D'OR, VUE DE KHASSIM PACHA



COUR INTÉRIEURE DE LA MOSQUÉE D'EYOUB



CIMETIERE D'EYOUB



UNE RUE D'EYOUB

UNE RUE D'EYOUB



EYOUB



VUE GÉNÉRALE



EYOUB - UNE VIEILLE RUE



LE BOSPHORE VU DU HAUT DE PÉRA



CIMETIÈRE D'EYOUB ET PLATEAU DE RAMIS



RAMIS



PALAIS DE DOLMA-BAGTCHÉ



L'HORLOGE MONUMENTALE DE DOLMA-BAGTCHÉ





CIMETIÈRE DE SCUTARI



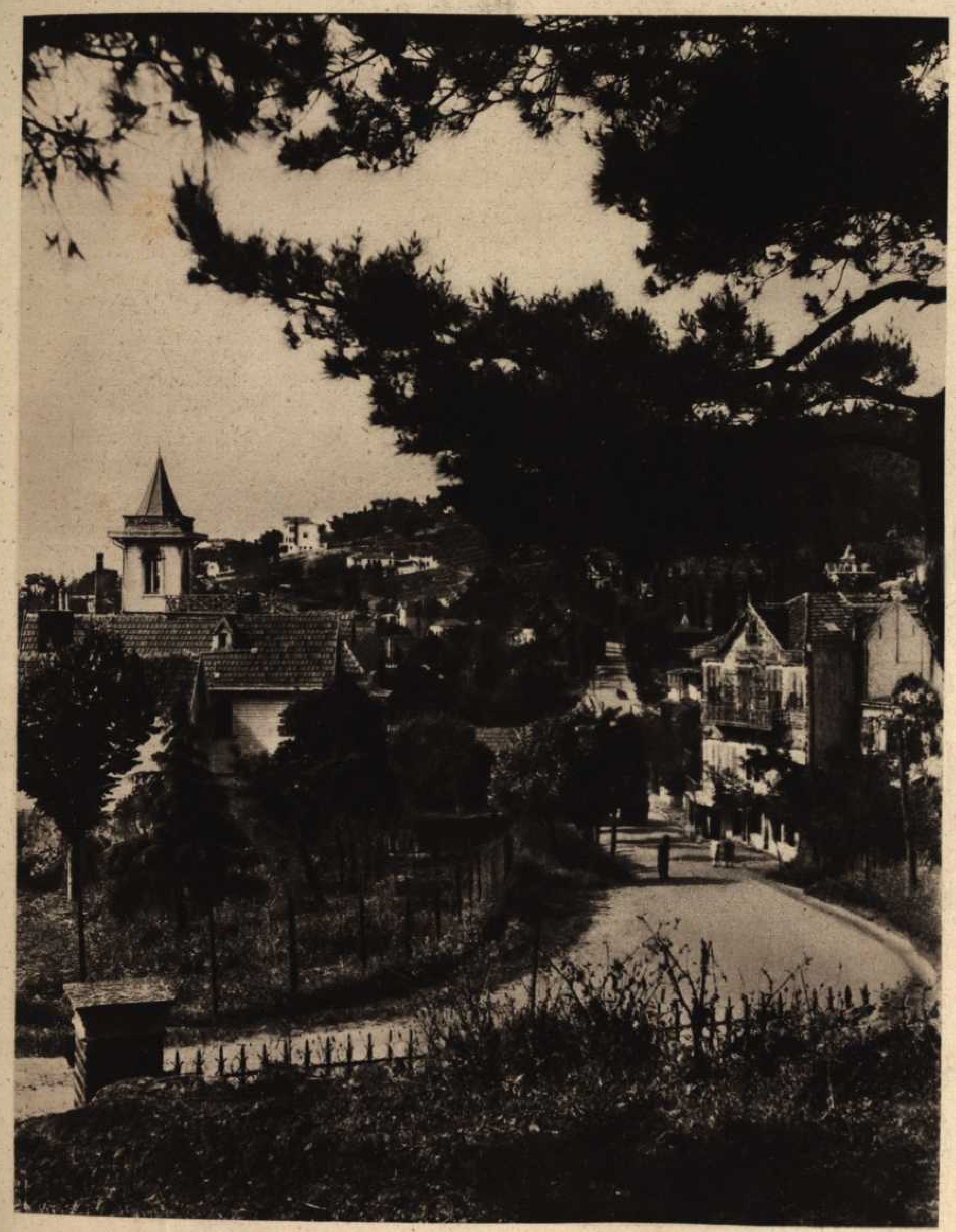
MOSQUÉE D'ORTA-KEUÏ



MOSQUÉE D'ORTA-KEUÏ



UNE RUE DE SCUTARI



BUYUK ADA



ANATOLI-KAVAK MOSQUÉE



PETIT CAFÉ A BEÏCOS



BOSPHORE - RIVE D'ASIE



ANATOLI-HISSAR - CHÂTEAUX D'ASIE



EAUX DOUCES D'ASIE



CIMETIÈRE D'AYAS PACHA

LISTE DES PHOTOGRAPHES

AYANT CONTRIBUÉ A L'ILLUSTRATION DU VOLUME

Photo Süreyya à Stamboul: *Pages* 81-82 haut 82 bas - 88-89-90-95 haut - 96 bas - 97 haut - 97 bas - 102 haut - 100-104 haut - 105-107 haut - 108-112 haut - 113 haut - 113 bas - 114 haut - 114 bas - 115-116-118-119-127 haut - 135-138-139-143-151.

Photo Hays à Charenton: *Pages* 87-84-92-96 haut - 98-99-110-111-124-126-128-129-130-131-132-134-136-137-140-142-144-148-149 haut.

Photo Yusuf Razi à Stamboul: *Pages* 83-86-95 bas - 102 bas - 103-104 bas - 120-121 haut - 121 bas - 123 haut - 123 bas - 127 bas - 146-147-149 bas - 150.

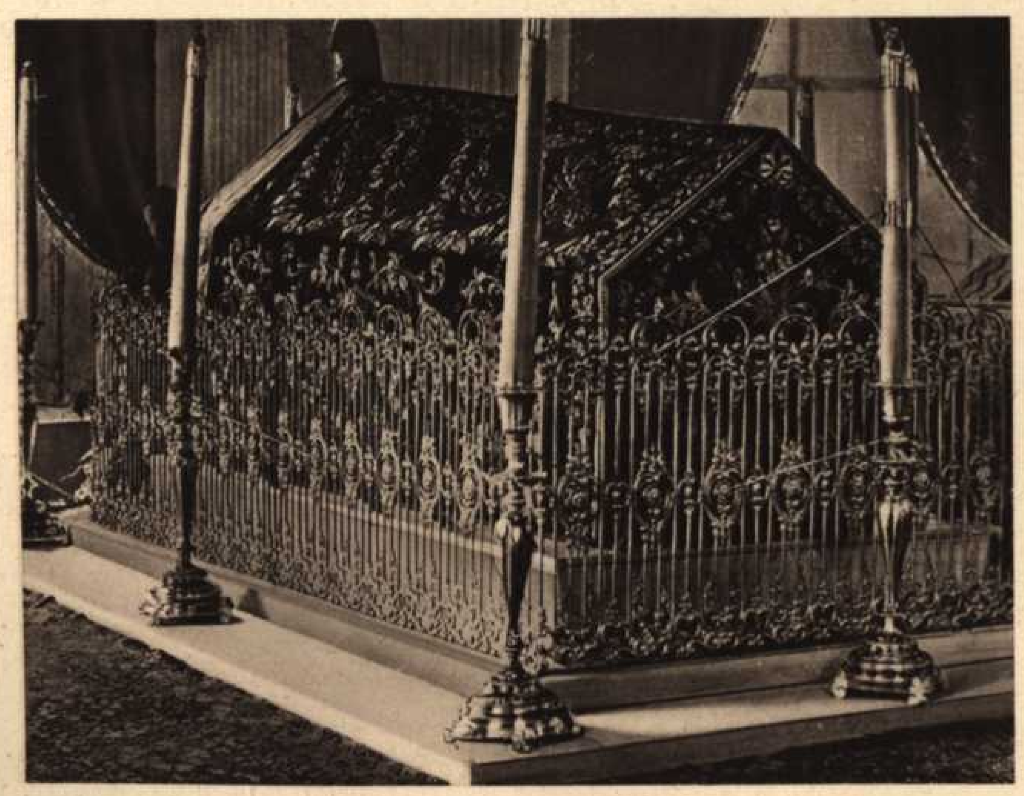
Agence Littéraire Internationale à Paris: *Pages* 91 haut - 91 bas - 94-106-107 bas - 112 bas - 122-145-152.



BOSPHORE - ÎLES DES PRINCES

LISTE DES AQUARELLES

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE
MCMXXXV SUR LES PRESSES
DE L'I.G.D.A. DE NOVARE (ITALIE)



TOMBEAU DU SULTAN MAHMOUD.